

*D'une Clinique Autre
De La Psychose*

De la forclusion à la Passe et de la psychose à la Psychanalyse

Coriolane Claudette Rossi

à mes petits fils

Tom

et

Thibaud

*« Bénis soient les regards assez tendres, assez fous, assez vrais, pour me donner le cœur de m'espérer encore, de m'attendre à quelqu'un d'autre en moi. Les vrais, les seuls regards d'amour sont ceux qui nous espèrent, qui nous **envisagent** au lieu de nous **dévisager** »*

Paul Baudiquey

« Dépendre uniquement de la vue en négligeant l'esprit, c'est se borner à ne voir et à ne peindre que le côté superficiel de la forme. Pour acquérir la vraie connaissance de la forme, il faut illuminer toute chose avec le rayon de notre âme et être prêt à recevoir la lumière qui émane des choses visibles et invisibles »

Abanindrah Tagore

« ...Mais pour un œil clair, tout est miroir; pour un regard sincère et grave, tout est profondeur »

Bachelard

Introduction

En guise d'introduction, un fragment de texte datant du 8 décembre 1992, écrit à l'hôpital de jour de La Capelette, à Marseille, où j'allais rendre une visite amicale au Docteur Jacques Tosquellas.

« Dans cet hôpital de jour, j'admire le regard silencieux de ces êtres qui souffrent et me dévisagent avec respect. Au fond de leurs yeux brille cette étincelle de vie parfois à peine visible, si peu visible qu'on dirait que leurs prunelles scrutent une éternité déjà perdue..... »

Les yeux ne sont-ils pas le miroir de l'âme humaine ?

Mais qu'est-ce que l'âme ?

N'est-ce pas cette infinie subtilité dont bien peu ont conscience car elle est souvent recluse dans l'arrière-cour d'un passé désastreux ?

Elle se manifeste d'une façon si délicate, si subtile que, même en attente devant elle, on ne saurait l'apercevoir.

Mais la vision de l'âme ne s'origine-t-elle pas dans l'âme de celui qui observe et qui désire l'admirer ?

Peut-être est-ce le secret de l'Amour humain ? »...

...et le début d'une Clinique Autre de la psychose.

Préliminaire

« ...exprimer par la poésie
le mystère de la vie »
Baudelaire

Le murmure des mots (Naître à la poésie)

*En ce jour de printemps aux effluves marines,
Alors que les bourgeons s'éveillaient sans un bruit,
Une gracile enfant aux ailes cristallines
Ouvrait d'immenses yeux sur sa nouvelle vie.*

*Le murmure des mots caressait son écoute
Ouverte et attentive aux sons mélodieux
Qui tentaient de bercer son esprit en déroute
Après la traversée de l'univers spongieux.*

*Voyelles et consonnes s'unissaient sans répit
Pour former des syllabes rondes et malléables.
Les phrases s'enchaînaient pour transmettre la vie
A cette enfant bohème, vive et indiscernable.*

*Puis la vie l'a saisie au creux de sa tourmente,
L'entraînant pas à pas vers un troublant destin.
De poème en poème elle a sublimé Dante
Qui avait déjoué les esprits philistins.*

*C'est alors que naquit la poésie en elle.
Réfractaire aux non-dits qui aliènent l'esprit,
Elle alla à l'encontre d'une vie parallèle
Où verbes et sujets défient les interdits.*

*La poésie s'inscrit au ban des insoumis
Qui déploient, sous leur plume, des symboles en herbe
Afin de protéger leur âme endolorie
Lovée entre les lignes de mystérieux proverbes.*

*Création transverbale pour délier La Loi
Qui aliène tous ceux qui cèdent en silence.
L'envolée poétique, sous ses travers grivois,
Traduit la liberté, l'audace et l'impudence.*

Mercredi 27 septembre 2006

Au-delà du symptôme, la poésie... Au-delà de la « Folie » -là où se love le *mystère de la vie*- l'essence métaphorique de la Rencontre, celle qui permet d'accéder à l'Être, dans sa dimension originelle, primitive (*primitivus* : qui naît le premier), pré-historique.

Sans l'aura poétique, quasi lyrique, de certaines Rencontres, advenues au détour d'un regard surplombant un abysse insondable, d'une errance immobile aux portes d'un abîme, d'une nomination impromptue, d'un sourire lumineux, ou encore d'un cri désespéré, jamais je n'aurais pu accompagner ces êtres, croisés, pour la plupart, en psychiatrie. Au fil de l'expérience, j'ai pris conscience, pour ce qui me concerne, que rien de thérapeutique ne peut s'enclencher tant que la Rencontre ne se réalise pas dans ce bref espace-temps où le merveilleux transcende le concret de la réalité banale du symptôme, le sublimant. Il ne s'agit pas de nier ou de gommer le symptôme, mais de le dépasser afin d'aller à la Rencontre de l'Être qui le supporte.

L'étonnement m'a souvent saisie lorsque certains soignants me décrivaient un de ces êtres, car leur regard ne semblait adhérer qu'à la vision de ce qui se présentait à eux, à savoir le symptôme, tandis que je voyais briller au fond de leurs yeux une vie transverbale (*trans* : au-delà de, *verbal* : la parole), qui illuminait leurs pupilles désenchantées.

Que dire de ce jeune homme, diagnostiqué schizophrène, que je percevais comme « un ange qui se serait trompé de direction en tombant dans un corps humain », alors que les professionnels le décrivaient comme dangereux, à la limite du monstrueux tant, certaines fois, il pouvait les épouvanter par ses attitudes abstruses, qui n'avaient pu être déchiffrées là où elles « parlaient » ?

Que dire encore de ce Rimbaud de porcelaine, hurlant sa détresse, désespéré que « *tout le monde* [l'ait] *laissé tomber* », dont le comportement destructuré, violent, exacerbé, irritait, voire exaspérait, les soignants ? Un cadre infirmier ne l'avait-il pas vu comme un Rimbaud de *porcel'haine*, tant il avait éveillé sa haine par des agissements inconcevables et son insoumission ?

Aujourd'hui encore, il m'arrive de ne pas reconnaître, dans le discours des soignants, les êtres que je rencontre dans cette instance poétique, où les images remplacent un langage universitaire aux accords trop parfaits, trop souvent réglementé par un certain savoir. Ce savoir, si l'on n'y prend pas garde, peut induire un pouvoir certain. Parfois même, ce discours me met mal à l'aise, tant il est éloigné de ma perception de la personne qu'il dépeint. Il me faut alors m'en détourner ou en faire abstraction, afin de continuer à rester en contact avec l'Autre, Celui que je vais « *chercher là où Il existe vraiment* », à savoir derrière la carapace du symptôme. C'est dans cet au-delà des apparences que se noue la relation thérapeutique, celle qui permet à l'Autre d'apparaître et d'exister en tant que Sujet (*sub jectum* : placé derrière), caché derrière l'objet (*ob jectum* : placé devant).

En ce mardi 8 avril 2008, je réalise soudain que seuls ces êtres hors du commun éveillent en moi une écriture poétique qui, dès la première ébauche, vient exprimer l'inexprimable de la *Rencontre* et la nature ontologique de l'Être. Chaque fois qu'un *texte* naît, il traduit au plus juste, par l'instance poétique, ce qu'il en est du Lien thérapeutique, en train de se *tisser*, et de son corollaire : l'accompagnement. Lorsque l'écriture se met à poindre, c'est que l'engagement est absolu et le transfert fluide.

Avant que n'advienne le tissage, tout un travail d'ourdissage s'accomplit en un lieu souterrain, inaccessible à la conscience qui, elle, navigue à la surface, sur les eaux frissonnantes de la réalité. Ourdir consiste à préparer la chaîne en réunissant les fils en nappe et en les tendant, avant le tissage. L'opération suivante c'est la confection de la trame qui forme un tissu en croisant les fils tendus de la chaîne. Vient ensuite le tissage qui transforme un textile en tissu, ou des mots en *texte*. Le Lien thérapeutique se tisse entre les mots de l'écriture qui représente la partie visible, externe de ce qui se travaille en dessous, là où la poésie vibre à l'état pur. Elle exprime au dehors ce qui se trame en dedans, dans l'infrastructure transférentielle. L'écriture est le point d'émergence de mots fluides résurgents qui ressortent à la surface, révélant un Savoir intrinsèque singulier et une Vérité dévoilée.

Cette écriture créative ne naît pas de ma volonté d'écrire. Elle advient et jaillit sans crier gare, sans que je m'y attende, ni ne l'attende. Elle est indomptable et indisciplinée et ne se soumet pas aux lois d'une écriture académique, aucune règle ne la régit : ni celle du temps, ni celle d'un cadre. Si elle sort en étant structurée, elle n'a qu'une seule exigence : que je me plie à sa fantaisie. Je dois me conformer à son rythme, qui est fantasque et irrégulier, car il traduit la réalité intrinsèque du Lien transférentiel, si particulier avec des Sujets à structure psychotique. Car, force est de constater que, chez moi, écriture et psychose sont indissociables. Pourquoi ? Peut-être parce que l'écriture *ex-prime* et *ex-scrit* ce qui, dans la psychose ne s'*im-prime* pas et ne s'*in-scrit* pas.

Elle est le liant transférentiel qui laisse la trace écrite de l'impossible inscription.

Premier Temps

Mouvements de bascule au creux de La
Passe

« Tu es allée la chercher là où elle existe vraiment »

« De si loin que l'on revienne,
ce n'est jamais que de soi-même »
Tahar Ben Jelloun¹

Si les Sujets à structure psychotique sont « enfermés dehors » du fait même de leur forclusion (*fortis* : dehors et *claudere* : enfermer), ils n'en sont pas moins emmurés vivants au fin fond de leur geôle psychique, de leur folie.

En quoi consiste la clinique?

Ce mot est formé de la racine *klei-* « pencher, incliner », élargie à l'aide du suffixe *-ni*. Faire de la clinique, c'est être *enclin* à se pencher sur de tels Sujets, afin de les apercevoir, de les entendre et d'appréhender leurs signes, bien au-delà de leurs apparences, dans ce lieu clos où ils sont enfermés : au cœur de leur solitude intrinsèque. *Solipsiste* est le terme qui les qualifie le mieux, car ils sont « seuls avec eux-mêmes » (*solus* : seul et *ipse* : soi-même.)

Le livre d'Andrée Chedid : « L'autre² » illustre ce combat qu'il faut mener sans relâche pour tenter d'amener l'*Autre* à sortir de son emmurement. En voici le thème:

« Des volets qui claquent sur la façade de l'hôtel Splendid. Un bruit jeune, impatient, joyeux. Le vieux Simm se retourne. Il est seul à le voir. Blond dans la fenêtre bleue. Beau comme un fils qui lui naîtrait, un fils un peu étrange, un peu inconnu, qui goûte l'air duveté de lumière, s'emplit les yeux de la colline, des oliviers, des vignes. Rencontre fugitive, immense, sans paroles : ils ne parlent pas la même langue.

Et puis... Qui abandonnerait l'enfant qui vient de naître ? Qui laisserait le néant l'aspirer à nouveau ?

Dans l'indescriptible folie qui suit le tremblement de terre, le vieux Simm gesticule, tire les sauveteurs par le bras. Là! Là! Je l'ai vu! Sous ces ruines! Son sourire... »

Combat contre l'emmurement, mais aussi pour convaincre ceux qui ne le voient pas ou ne le savent pas que quelqu'un vit, enfoui quelque part. Les ruines du livre rappellent ce lieu d'isolement où gisent les Fous. Si l'*Autre* porte une majuscule, c'est pour différencier le **Sujet** (*sub jectum* : placé sous), l'*Autre*, de l'**objet** (*ob jectum* : placé devant), l'*autre*, dont il est prisonnier dans la psychose. Ce qui est généralement vu, c'est l'objet apparent et ses manifestations pathologiques et atypiques. Très peu savent ou peuvent voir le Sujet enseveli. C'est de cette vision qu'il est question, en premier lieu, dans ce livre.

1 *L'enfant de sable*, Tahar Ben Jelloun, Editions du Seuil, Collection Points, 1985

2 *L'autre*, Andrée Chedid, J'ai lu, 1997

Avec les Sujets à structure psychotique, c'est la Beauté intérieure qui apparaît au-delà de ce qu'ils donnent à voir. Derrière le mur des apparences, qui peut être repoussant, dérangeant, effrayant ou intellectuellement et socialement brillant -donc trompeur sur la structure- existe un Être différent, dans sa Beauté et sa Pureté originelles.

Le 25 août 1992, j'écrivais :

« J'aimerais vivre uniquement dans la plaie de l'autre, là où sa Beauté n'a pu être assassinée »

Cet Être n'apparaît que très rarement et furtivement dans la psychose, surtout au début. Si celui à qui il se divulgue le voit et l'entend, alors il se propage et s'étire jusqu'à l'abandon propitiatoire. Ne pas le voir ni le reconnaître quand il se dévoile, c'est passer à côté et le condamner au néant de sa condition initiale et à l'inexistence. Il n'est ni vain ni inutile de dire et de montrer l'existence et la permanence cachées de cet Être, aussi bien à ceux qui n'y ont pas accès qu'à celui qui est habité par ce Sujet forclos. Comment saurait-il l'existence de cet Être, de ce grand *Autre*, si personne ne le voit ni ne le reconnaît ? Une fois vu, une fois « *la rencontre fugitive, immense, sans paroles* » faite, on ne peut plus abandonner « *l'enfant qui vient de naître* » l'espace d'un regard, d'un silence ou d'un sourire. Lorsque « *le néant l'aspire à nouveau* » il faut se battre en lui parlant, en le sollicitant sans cesse, car il ne disparaît pas à tout jamais. Il s'absente, il s'éclipse seulement du monde des apparences, du visible, mais il continue à vivre dans un Ailleurs très lointain et pourtant si proche.

Le Docteur Jacques Tosquellas savait, sans aucun doute, quelque chose de cet Ailleurs quand il m'a dit en 1989 :

« Tu es allée la chercher là où elle existe vraiment »

Réponse qu'il m'a donnée lorsque je lui ai demandé pourquoi Ange du Soleil s'était métamorphosée si rapidement et spectaculairement. Derrière le mur repoussant qu'elle avait érigé entre elle et les autres, existait une Femme *Autre*, insoupçonnée et inconnue de ceux qui l'accompagnaient et l'écoutaient depuis des années. Qui voyaient-ils ? Qui écoutaient-ils ? N'était-ce pas celle qui les rebutait par son aspect répulsif à l'extrême, qui réclamait du café et des cigarettes plusieurs fois par jour ? Le masque dont elle s'était affublée suscitait le rejet permanent de ceux qui n'avaient pu l'apercevoir derrière. L'*Autre* Femme était si Belle, si spirituelle et possédait une telle finesse intellectuelle que l'attitude des uns et des autres s'est mise à changer à son égard. Ils la découvraient *Autre*, ils découvraient l'*Autre*. Il suffisait que quelqu'un aille « *la chercher là où elle existait vraiment* », pour qu'elle se présente au monde sous ses véritables traits et attraits.

Si les Sujets à structure psychotique existent *vraiment* dans cet Ailleurs étrange, ne vivent-ils pas *pour de semblant* dans le monde des apparences ? S'ils sont « présents » au monde quand on les voit, ne sont-ils pas « absents » face à la cécité des autres ? Mais combien connaissent l'existence de ce lieu apparemment invisible et pourtant accessible à ceux qui ne limitent pas leur regard et leur écoute à ce qui leur est donné à voir et à entendre : à l'apparence, aux symptômes, au discours de l'objet qui court et se propage dans le dédale d'une écoute parfois obstruée, enclavée ? Ce discours précède la Parole du Sujet, encore endormie, et attend qu'elle émerge de son silence pour s'en aller dissenter ailleurs.

Sans ce Regard Autre, peut-on réellement les voir et les accompagner sur le chemin de leur libération ? Si on ne voit pas le Sujet caché au cœur de l'objet, qui accompagne-t-on ? Sur quelle voie ? Vers quelle direction ? Sujet et objet vont-ils dans la même direction ? Leur laisse-t-on le choix de la direction ?

À ce moment-là, la réponse de Jacques Tosquellas était énigmatique pour moi, mais elle n'a cessé de m'accompagner au fil de mes rencontres avec ces êtres différents, et pourtant si proches, si familiers. La présence permanente de cette réponse et cette expérience hors du commun sont à l'origine de ma démarche et de mes interrogations cliniques. Premier contact avec la Folie, dans une authenticité absolue. Première découverte d'un univers caché et mystérieux, tout en nuances et en dégradés, en pastels et en luminosités, parfois éblouissantes, jamais violentes.

Dans ce monde souterrain vivent des êtres **en souffrance**. Ils sont comme des lettres égarées, jamais parvenues à destination. Ne pas les voir, c'est les perdre définitivement, les oublier au fin fond de leur exil et les condamner au silence, à l'obscurité et à la non-lecture. C'est la perte d'un texte sacré qui se profile à l'horizon de cette cécité. Savoir les lire à cœur ouvert est une expérience unique et d'une grande richesse, car ce n'est certainement pas dans le monde des apparences, du faux-semblant, du paraître que se trouve La Vérité.

La métamorphose spectaculaire d'Ange du Soleil m'a enseigné que si on va les chercher dans leur Ailleurs perdu, ils accèdent au monde de la vie. Cette Rencontre nous permet de voir apparaître la véritable Lumière. Michel Audiard ne disait-il pas: « *Bienheureux les fêlés [schizés] car ils laissent passer la lumière* » ? Ange du Soleil était le messager de ce Soleil intérieur qui l'habitait et qu'elle a laissé sortir. La nomination, comme nous le verrons ultérieurement, dit ce qu'il en est de cette Vérité révélée³.

Apercevoir un Être *Autre* derrière le mur des apparences, des symptômes, est une découverte sublime qui nous fait revisiter la conception ordinaire de la Folie, et remettre en question une certaine pratique de la Psychanalyse avec des Sujets fous.

Même si la vision que l'on a du Sujet, du grand *Autre*, est fugace et éphémère, il ne faut jamais l'oublier ni le perdre de vue, et ne pas s'éloigner dès que cette vision s'évanouit, dès que le gouffre se referme sur lui. Lorsque, comme le vieil homme du livre, on « *assiste, impuissant, à son effondrement, à sa chute* », lorsqu'il est « *aspiré par les fonds* », il est nécessaire d'y croire et de persévérer, même si la forteresse semble infranchissable et la tâche vaine. Dans les psychoses maniaco-dépressives, ou troubles bipolaires, on est confronté à cette réalité. C'est à partir de la fissure, à travers laquelle l'*Autre* est apparu, s'est manifesté, qu'il faut commencer à creuser, en sachant la fragilité de l'édifice, car tout peut s'écrouler et l'ensevelir définitivement.

3 *Révéler* : Faire connaître, faire savoir (ce qui était inconnu, secret, ce qui était ignoré des hommes et inconnaisable par la raison), Le Petit Robert, 1997, version électronique.

Éthique et « Transfert d'Am-ur »

L'ébauche de l'éthique s'esquisse à cet instant clinique -aussi bien que critique- lorsque s'ouvre dans la cuirasse cette infime fissure par laquelle on peut peut-être se glisser. Doit-on, comme l'écrit Susanna Tamaro dans : «*Va où ton cœur te porte*»⁴, «*une fois à l'intérieur, faire comme ces clous qui se dilatent dès qu'ils sont rentrés dans le mur, et progressivement, gagnent un peu plus d'espace*» ou doit-on se retirer à la moindre résistance et laisser l'herméticité originelle s'installer à nouveau ?

L'héroïne du roman de Susanna Tamaro n'a pas insisté et s'en est allée loin de sa fille, lors de leur dernière rencontre. Après la mort de cette dernière, elle s'interroge ainsi :

« Mais je n'ai pas insisté jusqu'à transformer cette fissure en passage : par lâcheté, par paresse et par une pudeur déplacée, j'ai obéi à son injonction [de partir]. J'avais détesté le caractère envahissant de ma mère, je voulais être une mère différente, respecter la liberté de sa vie. Derrière le masque de la liberté se cachent souvent la négligence, le désir de ne pas être concerné. La frontière est très mince, la franchir est une question d'instant, de décision que l'on prend ou que l'on ne prend pas. »

C'est de cette frontière qu'il est question en clinique avec des Sujets à structure psychotique, au moment où l'on rencontre l'*Autre*. De multiples interrogations se posent alors sur ce qu'il est nécessaire de faire ou de ne pas faire. Cet instant du choix est déterminant et se pose tout au long de la traversée de la Folie, ou tout simplement lorsqu'on s'incline avec Amour vers un *Autre* reclus. Encore faut-il détecter la nature de la structure psychique. Chez ceux qui, comme Ange du Soleil, la Folie est à fleur de peau, le Sujet apparaît et ne résiste pas. Dès qu'il est réellement vu et Aimé dans sa Vérité fondamentale, il sort de l'objet fou et s'en déleste, comme s'il attendait depuis toujours que quelqu'un le voie et le reconnaisse, pour prendre son envol.

En revanche, chez ceux qui sont intellectuellement brillants et socialement intégrés, déceler une structure psychotique est plus problématique. C'est d'autant plus difficile pour peu qu'ils aient déjà fait l'expérience de la psychanalyse. Peut-être faudrait-il s'interroger sur ce qui, dans une analyse de névrosé, contribue à renforcer l'objet, à lui apprendre à « faire avec », lorsqu'elle est mise au service d'un Sujet à structure psychotique, alors que la psychose et une telle analyse sont antinomiques, du fait même que le Sujet, pour éclore, doit supplanter l'objet.

Que faire du discours de Soleial qui répète inlassablement : «*Je suis fabriquée comme ça*», alors que son Sujet, soumis à l'injonction paternelle qui, depuis toujours, lui interdit de s'exprimer avec ses propres mots, en lui ordonnant de se taire, attend qu'on le voie, qu'on entende sa voix, et le libère du lieu de sa réclusion ? Peut-on l'aider en faisant le choix de rester au creux de la fissure, de ne pas désertir ? Ou doit-on obtempérer à la demande informelle de l'objet qui s'accroche à sa marque de fabrique ?

Susanna Tamaro continue sa réflexion par ces quelques phrases qui ne peuvent nous laisser indifférents :

4 Susanna Tamaro, *Va où ton cœur te porte*, Pocket, 1996

« La frontière est très mince, la franchir ou ne pas la franchir est une question d'instant, de décision que l'on prend ou que l'on ne prend pas ; tu ne te rends compte de son importance que lorsque l'instant est passé. Alors seulement tu te repens, alors seulement tu comprends qu'à ce moment-là, tu étais consciente, cette conscience t'imposait d'agir. L'amour n'est pas fait pour les paresseux, pour exister dans sa plénitude, il exige parfois des gestes précis et forts. Tu comprends ? J'avais travesti ma lâcheté et mon indolence sous le noble habit de la liberté. »

Elle introduit la question de l'Amour qui est fondamentale comme nous le verrons ultérieurement.

Une fois dans la fissure ou au bord du trou, se laisser guider par l'*Autre*, et non par un autre savoir, est l'unique moyen de l'aider à se délivrer de sa propre prison, car il est le seul à posséder la clef de l'énigme de son emmurement, et donc la solution de sa délivrance. Toute fausse manœuvre peut lui être fatale et l'entraîner dans les affres d'une folie purement pathologique, car déviée de sa trajectoire de naissance. Pour reprendre l'image des clous, on doit juste maintenir les bords ouverts, car le choix de la sortie lui appartient. Est-ce un choix ou une nécessité ?

Le premier regard du jeune homme est comme un baiser donné : *« Embrassant Simm dans son regard. »* Ce regard tactile, physique, le fait se déplacer *« de l'autre côté de la rue, à la même place que l'inconnu, penché à la même fenêtre, partageant les mêmes yeux. »* Aucun mot encore, seulement ce regard partagé. Le fait que Simm se sente transporté là où se trouve le jeune homme est important car il se met à voir avec les mêmes yeux que lui, métamorphosant sa propre vision et perception du monde. Il *« saisit, comme pour la première fois, le mystère, l'animation d'un matin comme les autres. Assistant, comme jamais, à la naissance d'un olivier, au dévoilement d'une vigne. Guettant le jaillissement des créatures et des choses hors de la nuit confuse... »* Il en va de même lorsqu'on Rencontre un Sujet Fou. Si ce déplacement dans le lieu de son Être nous révèle sa nature, donc sa Beauté, il peut aussi provoquer d'étranges phénomènes dans notre propre psychisme, comme nous le verrons dans *« Don Quichotte, le valeureux »*, ou encore avec le *« Libéré sans parole »*. En corollaire de la Beauté, si on se laisse « toucher » par le climat, l'ambiance psychique de l'*étranger*, on ressentira alors de singulières et surprenantes sensations, impressions, que l'on ne pourra ni comprendre ni expliquer, tant elles peuvent être inaccoutumées et insolites, parfois même inquiétantes.

L'*animation*, la *naissance*, le *dévoilement*, le *jaillissement* sont des termes qui rappellent la création de la vie. Ils sont à l'orée d'une clinique de la psychose, telle que je la conçois et la vis au quotidien. Il y est question de résurgence et de Beauté intérieure, si particulièrement captivante lorsqu'on la saisit dans son étrangeté. Cette Beauté, sur laquelle se reflète la beauté extérieure, appelle en écho, en Psyché, celle de celui qui l'aperçoit, qui voit l'*Autre*. Elle en modifie le regard car elle fait appel à un Autre Regard : celui du Sujet. Naissance du *Transfert d'Am-ur* et non de l'*amour de transfert* au sens freudien. Je reviendrai sur ce point ultérieurement.

« C'est, comme si, je dormais depuis des siècles, blotti dans ma propre poitrine... Comme si...quelque chose m'avait mis debout...comme si... Il ne faut pas laisser la vie se perdre...c'est tellement...tellement important ! »

Le paradoxe psychotique

Le paradoxe que suscite la psychose, et qui fait son intérêt, se situe au point de jonction entre enfermement et Liberté. Si les Sujets à structure psychotique sont emmurés, reclus, isolés dans leur Folie, ils possèdent le pouvoir unique d'éveiller l'autre (le tiers) et de le libérer de lui-même, tel le vieil homme. Encore faut-il savoir et pouvoir s'ouvrir à l'étrange (*extraneus, a, um*, extérieur, du dehors)⁵. J'expérimente cette réalité au jour le jour, de rencontre en rencontre. Ces êtres étranges et mystérieux me libèrent car ils m'entraînent dans mon « *espace du dedans* »⁶ où prend racine cette Liberté, qui rejoint la leur, les libérant à leur tour. On n'est plus « à côté » l'un de l'autre, on est *ensemble*. Être *ensemble*, c'est être *avec*. Tant que ne s'effectue pas le passage du eux *et moi* au eux *avec moi*, aucune clinique n'est possible, car le clivage ne permet pas la rencontre. Il éloigne, il accentue l'emprisonnement et l'isolement.

Chacune de ces rencontres ménage une trouée, une percée dans l'opacité du dedans et du dehors. C'est parce que le vieil homme a vu *l'Autre* et a eu accès à cette ouverture en soi qu'il va se battre contre tout ce qui constitue l'objet en lui et à l'extérieur de lui. Il se bat contre la cécité ambiante. Il ne peut prendre le risque que « *le néant aspire le jeune homme à nouveau* », car l'ouverture serait en passe de se reboucher, ce qui l'amènerait à retrouver sa vision d'antan, celle par laquelle il voyait le monde opaque. Il prendrait le risque de retomber dans un profond sommeil, « *blotti dans sa propre poitrine* » ; cette image rappelle celle du fœtus, blotti au creux du ventre maternel. Malgré son âge avancé, c'est comme s'il n'avait jamais vu le jour, d'où, certainement, sa vision « *opaque* », sombre, taciturne et confuse du monde. De plus, s'il l'abandonnait sous les décombres, il vivrait avec le manque permanent de la Lumière, brièvement aperçue, et risquerait de reperdre l'état de vie dans lequel cette rencontre, à peine ébauchée, l'avait plongé :

« *La vie émerge, navigue le long des veines, s'écoule dans la gorge, cogne dans la poitrine, annule les distances, annule l'âge, suspend le temps.* »

Chaque terme employé évoque l'éveil, l'éclosion et l'accès en soi à une autre dimension, jusqu'alors oubliée : celle du Sujet. Ce fragment de texte montre l'effectivité réciproque de la rencontre, en ce qu'elle ouvre de l'Être en celui qui voit *l'Autre*. Elle ouvre un volet clos, celui que beaucoup ont en eux. Cette métaphore de l'ouverture illustre à la perfection une Clinique Autre de la psychose. Elle soulève également la déviance qu'elle peut entraîner.

La déviance

Le titre du livre d'Andrée Chedid résume à lui seul le fondement de la Psychanalyse. Qu'en est-il de cet *Autre* en chacun de nous ? Si psychanalyse et psychose ont la même étymologie : *psyché*, ce n'est certainement pas le fait du hasard. Qu'entendait Lacan lorsqu'il différenciait *l'autre* de *l'Autre* ? Andrée Chedid se contente-t-elle de réduire

5 *Dictionnaire latin-français*, F. Gaffiot, Librairie Hachette, 1934

6 Henri Michaux, *L'espace du dedans*, *mf*, Gallimard, 1973

« l'autre » à un corps disparu sous des décombres ? Ne tente-t-elle pas, au contraire, d'éveiller l'esprit du lecteur à un *Autre* en soi oublié ? Un *Autre* qui s'éveillerait et s'aviverait au contact d'un autre *Autre* aperçu l'espace d'un battement d'ailes. Ailes à peine déployées, dès la percée du cocon, lorsque le papillon laisse apparaître l'esquisse de sa métamorphose.

Loin d'être réduit à un miroir où se mirerait Narcisse, le Sujet à structure psychotique devient Psyché, celle sur laquelle se reflète l'*Autre*, le Sujet originel, l'Être du tiers.

N'est-ce pas ce que devrait être tout analyste *en passe avec* des Sujets à structure psychotique ? Ne peut-on également suggérer que c'est ce qui différencie l'analyse d'un névrosé de celle d'un psychotique ?

Dans une cure de névrosé, l'analyste semble être le *miroir* sur lequel se reflète l'objet de l'analysant, ainsi que l'**inconscient primaire** qui l'auréole, et qui trouve sa causalité dans le contexte historique de tout individu, dans son rapport à l'autre, à l'humain.

Dans une cure de psychotique, l'analyste devrait pouvoir être une *Psyché*, sur laquelle se reflèterait le Sujet forclos, reclus, ainsi que l'**Inconscient Profond**, lié au grand *Autre* et détaché de l'événement, de l'histoire de l'individu. Il a à voir avec la Vérité Originelle. Ce qui n'exclut pas le fait que l'objet du psychotique puisse également jouer avec les reflets du miroir de l'analyste.

C'est dans cette Psyché que le Sujet à structure psychotique devrait pouvoir découvrir son Sujet (*Autre*). Ceci ne peut advenir que si ce Sujet est vu et reconnu par l'analyste. Si ce dernier reste un miroir, s'il réduit sa vision à l'objet, à la personne (*persona* : mot d'origine étrusque qui signifie le « masque de théâtre ») qui lui est donné à voir, s'il ne peut entendre autre chose que ce que *dit* l'inconscient primaire, jamais il ne pourra amener le Sujet à apparaître, ni lui permettre de sortir de la bulle de sa Folie, comme l'a fait Ange du Soleil.

Ne peut travailler avec de tels Sujets qui veut. « *C'est une question de structure* », ai-je souvent entendu dire. Ceux qui s'expriment ainsi peuvent rarement expliquer ce qu'ils mettent dans cette formule. « **De structure œdipienne** », préciserai-je. Nous verrons ultérieurement en quoi elle consiste. Structure nodale du fait qu'elle est à l'origine de la psychose telle que je l'entends. Nodale car, dans des psychoses très archaïques, c'est ce qui s'est noué dans l'œdipe maternel qui amène le Sujet à être forclos. C'est le nœud du problème.

Pour en revenir au texte, que faire lorsque l'*Autre* (le Sujet du psychotique), Celui qui a permis une telle ouverture en soi s'évapore, s'éclipse, se retire dans son univers parallèle ? Que faire face à la disparition de « *l'enfant qui vient de naître* » et qui, à son tour, a réanimé la vie du Sujet de l'analyste ? Peut-on, en effet, laisser « *le néant l'aspirer à nouveau* » ?

Au-delà de la question du devenir de cet *Autre* qui a disparu, qui s'est éclipse, ce questionnement introduit le problème de l'éthique du psychanalyste et de ce qu'il peut s'autoriser ou pas avec de tels Sujets.

Le livre d'Andrée Chedid illustre avec une grande finesse ce problème.

L'éthique, pour ce qui est du Sujet à structure psychotique, pose la question du *renoncement*. La déviance première serait, pour l'analyste, de ne pouvoir renoncer au « *Miroir des profondeurs* », à cette Psyché qui éveille, fait émerger la vie et révèle, en le dévoilant, en l'animant, en le voyant, et surtout en l'Aimant, le Sujet en lui oublié. Le risque serait de maintenir le Sujet psychotique prisonnier dans l'espace intérieur du psychanalyste, pour la propre jouissance psychique de ce dernier. Il ne faut jamais perdre de vue que ce qui anime le Fou c'est l'**Am-ur** (du latin, *anima* : âme, et de l'allemand, *ur* : originel), celui au nom duquel certains ont **choisi** de se sacrifier en tant que Sujet, à l'aube de leur vie, pour que vive La Mère. « *Il m'a sauvé la vie !* » clame la mère de Nerva. Sacrifice originel qui est à l'orée de la structure psychotique.

Le choix originel

*Alors elle est partie rejoindre La Folie
Cette Dame sans âge qui accueille tous ceux
Qui sont restés bloqués aux portes de la vie
Et qui tournent sans fin dans ce trouble entre-deux*

*Ce fut le premier choix qu'elle dut faire en ce lieu.
La troublante Folie libère les esprits
Qui doivent inventer à chaque instant précieux
Un monde imaginaire où gît l'Agnus Dei.*

La Folie la berça et vint la Jouissance.

24 avril 1997

Qu'en est-il de ce choix ? « *Le mot choisir est issu du gothique : **kausjan**, qui signifie goûter, examiner, éprouver et du sanskrit : **Josayate**, qui signifie prendre plaisir à.* »⁷ D'un côté : Choix et plaisir, de l'autre : Folie et Jouissance. Choisir la Folie serait-ce choisir la Jouissance ? *Josayate* ressemble étrangement au mot *Jouissance*. Si Jean-Claude Racamier écrivait : « *Ne faut-il pas survivre avant que de jouir ?* », ne pourrait-on tourner la question ainsi : « *La jouissance n'est-elle pas le préalable à la survie [dans la psychose] ?* »

« *Les portes* » du poème sont celles de la forclusion dont le préfixe *fors* vient de *fores, -ium* et de *foris, -is* qui signifie la porte (de maison, particulièrement celle qui s'ouvrait au dehors). Si l'embryon psychique de l'enfant ne peut franchir le seuil de la « Maison Mère », il restera « enfermé dehors », « en attente », *dans ce trouble entre-deux*. C'est cette situation que joue et rejoue inlassablement Nerva chaque fois que sa mère le met dehors parce qu'il n'a pas pu franchir le pas de la porte qui le sépare d'elle, pour se rendre au CAT. Avant que, excédée, elle l'exclue de la maison, soit il reste cloué dans l'entrée près de la porte, soit il tourne en rond dans le hall, sans arriver à franchir le seuil pour aller au-dehors. « *Le seuil symbolise à la fois la séparation et la possibilité d'une alliance, d'une union. Cette possibilité se réalise si l'arrivant est accueilli sur le seuil et introduit à l'intérieur ; elle s'éloigne s'il reste au seuil et si personne ne le*

7 Eléna Peltier, « *Le choix psychotique ? De la réponse au sacrifice* », Mémoire de D.E.S.S., 1996-1997

reçoit. »⁸ Le rituel de Nerva peut durer des heures, jusqu'à ce qu'elle l'exclue. Le temps de l'exclusion, il le passe devant la porte à attendre qu'elle revienne si elle est partie, ou qu'elle lui ouvre la porte si elle est restée à l'intérieur. L'exclusion vient alors renforcer la forclusion. Nerva ne peut ouvrir la porte car il n'a pas la clef, ce qui est symptomatique de la situation psychotique. C'est sa mère qui la détient et qui gère ses entrées et ses sorties, en l'autorisant à s'introduire dans la maison ou en l'obligeant à sortir.

C'est autour des gonds grinçants de cette *porte* que tourne La Folie.

Qu'est-ce que le *seuil* et que représente-t-il symboliquement ?

Étymologiquement, seuil vient du latin, *solea* qui signifie « plante du pied, sandale. » *Solea* étant lui-même issu de *solum*, *-i n* « partie plate et inférieure d'un tout, (fond de la mer, d'un fossé, etc., pavement) » ; d'où « base, fondement » ; et aussi « sol » d'un terrain ; ancien, classique, usuel « seuil »⁹

« *La signification ésotérique du seuil provient de son rôle de passage entre l'extérieur (le **profane**) et l'intérieur (le **sacré**)* »¹⁰

Il semblerait donc que le mouvement initial de la vie s'accomplisse du dehors au dedans et non du dedans au dehors, comme pourrait le laisser supposer la naissance. Si ce premier *passage* dans la matrice psychique de La Mère est impossible, si le Sujet qui doit l'effectuer reste « enfermé dehors », il risque fort de se perdre dans une immensité désertique chaotique illimitée, où nulle ébauche de route ne se profile à l'horizon.

Qu'est-ce que le *chaos* ?

Dans l'antiquité gréco-romaine, le chaos était la « *personnification du vide primordial, antérieur à la création, au temps où l'ordre n'avait pas été imposé aux éléments du monde* » Cette notion correspond au tohu-bohu de la Génèse, 1, 2 : « *La terre était vague et vide, les ténèbres couvraient l'abîme.* » Tohu et bohu traduisent le désert et le vide.¹¹ Si on écoute attentivement les Sujets à structure psychotique, alors on entendra résonner ce vide qui se répercute d'écho en écho, comme s'ils y chutaient en permanence, leur cri d'épouvante se perdant dans le silence de l'infini.

Dans la cosmogonie égyptienne, « *le chaos est une puissance du monde informe et non-ordonné... qui entoure la création ordonnée comme l'océan entoure la terre.* » Cette image est bien représentative de l'état psychotique car le Sujet, faute de ne pouvoir accéder à l'espace interne psychique de La Mère, se perd et se dissout inlassablement dans l'illimité originel. « *En moi, il y a de l'illimité !* » m'a expliqué Albert qui, pour ne pas s'y perdre, appréhendait et configurait le monde de façon mathématique, physique, scientifique, tentant ainsi d'y mettre un bord. Tout ce qui échappait au crible de ces critères le rendaient « fou. » Son chaos intérieur générait une violence proportionnelle à la terreur qu'il avait de se perdre dans cet illimité si une brèche s'ouvrait pour le libérer. En effet, la moindre fissure, faite dans la carapace scientifique qu'il avait confectionnée pour le border, l'entourer et le contenir, risquait de provoquer une « fuite de cet illimité », ce qui aurait eu pour conséquence de

8 *Dictionnaire des symboles*, Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, Editions Robert Lafont/Jupiter, Paris, 1982

9 *Dictionnaire étymologique de la langue latine, Histoire des mots*, de A. Ernout et A. Meillet, Éditions Klincksieck, Paris, 1994

10 *Dictionnaire des symboles*, Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, Editions Robert Lafont/Jupiter, Paris, 1982

11 Idem

l'entraîner également hors de son armure, car les deux étaient intimement liés, lui-même devenant illimité, du fait de l'indifférenciation avec l'environnement princeps. Perte dans le néant. Alors, tel un informaticien, il passait son temps à restaurer cette armure pour qu'elle soit toujours hermétiquement close. Si quelqu'un, depuis l'extérieur, faisait une fissure dans cette cuirasse, il pouvait être d'une violence inouïe à son égard. Un jour, il a cassé la jambe de Simone d'un coup de pied parce que, m'a-t-il expliqué par la suite, « *avec la lumière du jour, la lumière artificielle n'est pas forcément nécessaire.* » Il m'a fallu décoder cette énigme et en comprendre la signification très rapidement afin de l'expliquer aux professionnels, pour lui éviter un retour en psychiatrie. L'évènement s'était passé dans la salle de détente du lieu de vie où il résidait, au cœur des Alpes, un matin vers 7H. Le soleil avait déjà fait son apparition et éclairait cette pièce d'une lumière douce et tamisée. Lorsqu'il est arrivé, la lumière était allumée et Simone lisait. Albert a éteint, discrètement, sans mot dire. En colère, elle s'est levée et a rallumé. D'après ce qu'il m'en a dit par la suite, cette opération s'était renouvelée à trois reprises avant qu'il n'aille vers elle pour lui administrer le coup de pied fatal. Parlant avec lenteur, il avait bien essayé de lui donner ses arguments, mais elle avait une tendance naturelle à s'emporter et à crier, ne laissant à quiconque le moindre espace de parole. Face à l'absence de cet espace, il a utilisé un autre langage, la violence, pour dire que, dans son monde à lui, les deux lumières étaient incompatibles et inconcevables, la lumière artificielle venant fissurer son système de protection psychique. En danger de mort, il est passé à l'acte, pour éviter de sombrer dans les ténèbres du Chaos et du Néant. Mais, si elle l'avait écouté, aurait-elle pour autant compris son langage, que mêmes les professionnels ne pouvaient décoder ?

Ce récit mythique de la formation de l'Univers chez les grecs attire particulièrement mon attention car, suite à un événement majeur que je vais relater, j'ai écrit sur le Chaos. Après que Madame S. (mon analyste) m'ait jetée dehors avec une violence inouïe, le 1er septembre 1992, m'excluant du cadre et de l'espace analytiques, pour m'enfermer dehors, j'ai écrit sur l'espace dans une lettre qui lui était adressée. En cherchant dans le *Dictionnaire des symboles* j'avais trouvé cette définition :

« *L'espace est à la fois le lieu des **possibles** -en ce sens il symbolise le **chaos des origines**- et le lieu des **réalisations** -il symbolise alors le cosmos, le **monde organisé** »*

Suite à cette définition, j'avais élaboré un postulat, « *ignorant où tout cela allait me conduire* », disais-je dans cette lettre.

« *À partir du **chaos des origines**, on peut créer un **monde organisé** car existent des **possibles** qui permettent des **réalisations** »*

Si, à cette époque-là, j'ignorais où tout cela allait me conduire, aujourd'hui je le sais. Cette formule était annonciatrice du parcours qu'il me fallait accomplir pour passer de la forclusion à la Passe, comme ce texte et quelques autres en témoignent.

C'est juste au moment où elle m'a exclue, en m'enfermant dehors, que le *chaos* a fait son apparition. En introduction de cette lettre, j'avais décrit la violence du choc par ces mots :

*« Je hurle à perte.....
Seul le vent me répond.....
Van Gogh et Rilke m'accompagnent... »*

Du monde princeps du chaos, on ne peut accéder au monde organisé qu'en franchissant le seuil de la Porte qui donnera accès à La Mère, premier passage dans un espace où devra s'effectuer l'inscription symbolique initiale, avant que n'advienne Le Père qui, de part sa fonction, en posant l'Interdit, ouvrira La Porte qui s'ouvre sur le monde extérieur. Tant que le Sujet est forclos, rien ne peut s'enclencher.

Parallèlement à cette expérience, j'en vivais une autre professionnellement, en accompagnant une jeune fille qui venait de se faire exclure du foyer dans lequel elle vivait. La veille, j'écrivais à ce propos (était-ce prémonitoire et projectif ?) :

*« Aujourd'hui, ce lieu lui est fermé.
Le lieu affectif, la matrice substitutive.
Dehors, de l'autre côté, dans les autres espaces, la violence et la destruction
la guettent et risquent de la tuer. La place qui l'attend à l'extérieur est
piégée et dangereuse pour elle »*

Allait-elle rejoindre ce lieu du Chaos ou anticipais-je ce qui m'attendait, sans savoir encore que j'allais vivre cet événement inouï ? Elle a survécu à cette exclusion car elle avait une structure psychique différente de la mienne. Il est étonnant de constater à quel point on peut projeter sur l'autre son propre espace intérieur et lui prêter notre ressenti. Ce n'est que lorsqu'il réagit différemment qu'on s'aperçoit qu'on s'était « trompé. » À son propos certainement, mais qu'en est-il de soi-même ? Ce décalage entre l'autre et soi ne devrait-il pas nous amener à prendre conscience de ce que l'on vit psychiquement pour ne pas le piéger dans notre problématique, car nos hypothèses peuvent parfois traduire notre propre réalité psychique ?

Mais revenons-en au chaos.

Dans la tradition chinoise, le chaos est l'espace homogène, antérieur à *la division en quatre horizons*. Cette division marque le passage au différencié et rend possible l'orientation. C'est la base de toute organisation du cosmos. Être *désorienté*, c'est rentrer dans le chaos. Il suffit de regarder Achille se déplacer pour imaginer l'état de désorientation et de confusion psychiques dans lequel il évolue. Il ne marche pas, il court, déboussolé, les bras à l'horizontale tel un enfant qui joue à l'avion, comme s'il cherchait à prendre son envol, bousculant les passants sans les voir. Il court dans une direction, puis bifurque sans crier gare ni regarder où il va, repart dans une autre direction, et ainsi de suite. Il est comme dans un désert infini sans aucun point de repère pour pouvoir s'orienter. Ses pas se perdent dans un espace sans tracé, même s'il marche sur des routes.

Que représente *la route* ? Je pose l'hypothèse qu'elle symbolise Le Père et la « fonction paternelle. »

Monsieur H. nous a raconté, en entretien avec son psychiatre, une scène fantastique qui illustre à merveille mon propos et va m'amener à répondre à cette question. Alors qu'il allait en banlieue en RER pour se rendre à un entretien d'embauche, il a vécu un événement insolite et surprenant. L'entreprise où il avait rendez-vous étant éloignée de

la gare, il a parcouru à pied la distance les séparant. Il a vécu la traversée entre ces deux lieux comme un voyage fantastique, nous décrivant avec précision les routes et autoroutes qui serpentaient dans ce paysage sans couleur, l'entraînant dans un vertige étourdissant. Soudain, il s'est arrêté sur le trottoir, entouré par cet environnement futuriste car, dit-il « *j'étais perdu.* » Il a alors pensé aller se poster au milieu d'un champ de maïs situé en contrebas de la route, « *afin que quelqu'un me voie pour me venir en aide ou appelle les pompiers pour qu'ils viennent me secourir.* » Cette situation est représentative de ce qui se passe réellement dans la psychose au niveau de la structure. Elle vient « dire » ce que vit le Sujet à structure psychotique. Étant dans la psychose, c'est bien sur *la route* -qui symbolise Le Père- qu'il est « perdu » et non dans l'espace désertique et chaotique (représenté par le champ de maïs). Ce qui est remarquable c'est qu'il ait pensé se mettre au milieu de ce champ pour qu'on vienne le secourir. Le champ de maïs représente cet espace illimité qui entoure la Terre-Mère et dans lequel errent, au risque de se perdre, les Sujets à structure psychotique. En effet, qui pourrait se repérer et s'orienter s'il s'égarait dans un champ de maïs où les épis le dépasseraient ? Dans l'après-coup, je pourrais dire qu'en nous narrant cet événement, il venait nous dire où il se trouvait psychiquement. Ne nous demandait-il pas inconsciemment de lui venir en aide afin de le secourir ? Ne nous demandait-il pas également de ne pas le mettre sur la route (dans la « norme ») car il y était perdu ? Du fait de la forclusion, ce « hors-route » représente le lieu où résident les Sujets à structure psychotique. Ils ne sont même pas en exil, car pour l'être, il faut avoir été chassés d'un lieu (de la route). Ils n'ont pas été chassés puisqu'ils n'y ont jamais accédé. C'est toute la différence entre la *forclusion* et l'*exclusion*. Dans un texte intitulé : « *Forclusion-Réclusion-Écllosion-Exclusion: (Réflexion autour du préliminaire du livre de Solal Rabinovitch : « La forclusion, enfermés dehors »), j'écrivais :*

« Pourquoi Lacan a-t-il eu la géniale intuition de traduire *Die Verwerfung* par la *Forclusion* ?

Pourtant, si je m'arrête à la traduction littérale de *werfen* (jeter) et à l'idée générale d'éloigner qu'indique le préfixe *ver*, il me semble que la traduction la plus exacte aurait dû être *ex-clusion*.

Pourquoi ?

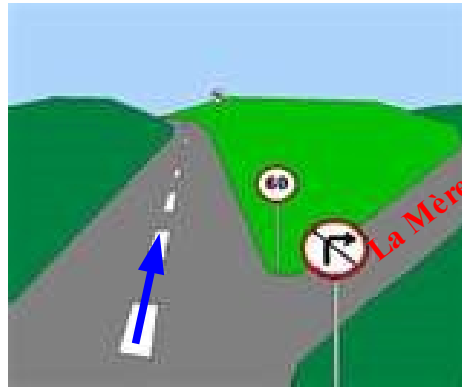
Parce que ce qui différencie *ex* de *fors*, c'est qu' « *en composition avec un verbe, ex marque l'idée de sortir (jeter). À cette idée est assimilée l'idée d'absence ou de privation.* »¹²

L'idée d'ex-clusion porte en elle la trace, la marque de l'intérieur, du *dedans*. Ce n'est qu'une fois dedans que l'on peut, soit s'exclure (se retirer volontairement, se mettre hors de), soit être exclu (mettre dehors, chasser quelqu'un de l'endroit où il se trouve), et placé, voire jeté *hors* de.

Alors que dans la forclusion, l'accès au *dedans* n'a jamais eu lieu. Ceux qui sont *forclos* ne portent « *aucune trace visible, lisible, de ce chez eux* », écrit Solal Rabinovitch, car ils n'ont jamais franchi la porte (*fors*) par laquelle ils auraient dû entrer, et sont restés « *enfermés dehors* ».

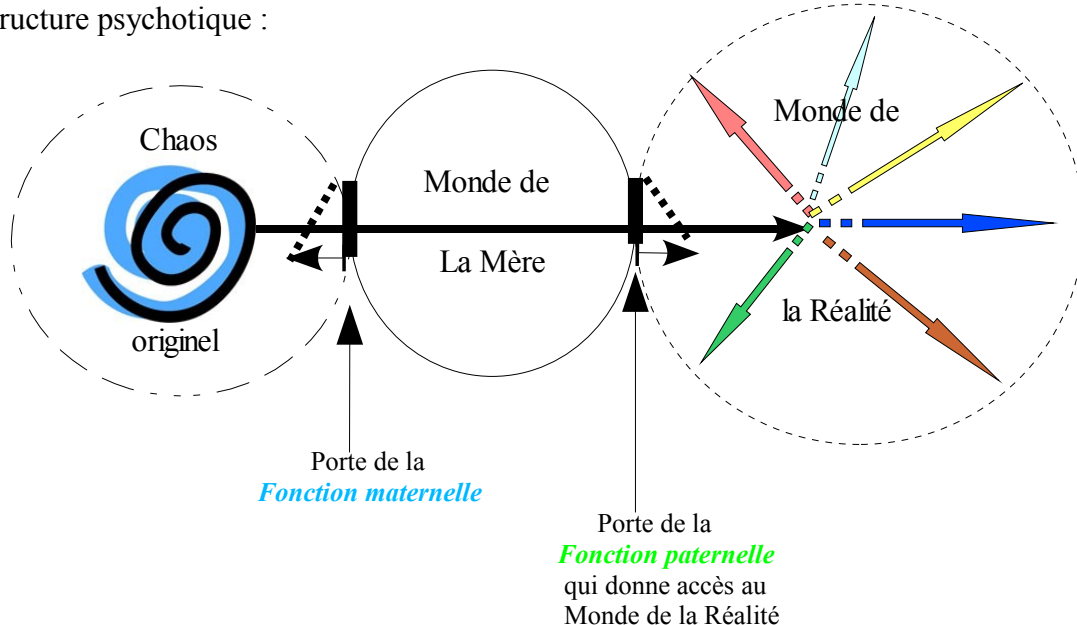
12 *Ibidem*

Que représente la *route* ?



Si j'ai posé l'hypothèse qu'elle symbolise Le Père, c'est parce que je pense qu'elle est la première trace du Père, celui qui donne la direction à prendre, en indiquant celle qui est interdite (La Mère). Elle est « *le symbole œdipien.* » Mais avant d'apercevoir cette route, qui est encore invisible, le Sujet doit pouvoir entrer dans la matrice psychique de La Mère, vivre la première inscription symbolique, à savoir celle de son Am-ur et de ses « gènes psychiques », car on n'aperçoit la route qu'une fois la traversée de La Mère accomplie et réussie, que je nomme « *La traversée du Point Zéro.* »

Voici ma vision des choses, le Chaos originel étant l'espace où errent les Sujet à structure psychotique :



Dans ce schéma, on aperçoit les deux étapes obligatoires pour passer du Chaos des origines (forclusion) au monde de la Réalité (structure œdipienne). Tant que ces deux étapes ne sont pas achevées, la psychose est présente au niveau structurel. La grande flèche horizontale indique le sens dans lequel les opérations de *passage* doivent s'effectuer. Les flèches de couleur symbolisent la multiplicité de directions (routes) qui s'offrent au sujet, une fois le monde de la réalité atteint. On voit également que la première porte s'ouvre au dehors (fors), vers le monde du Chaos, ce qui rend l'ouverture impossible pour le Sujet forclos car elle s'ouvre à contre-sens de celui dans lequel il lui faut avancer.

Sans ce premier contenant matriciel psychique, il sera condamné à l'errance perpétuelle. Pour pouvoir « entrer », il faut que le corps psychique de La Mère l'accueille en lui ouvrant la porte. Pourquoi le franchissement de cette porte est-il impossible ? Nous le verrons ultérieurement.

Pour pouvoir approfondir mon propos, je vais reprendre la définition symbolique du « seuil » :

« La signification ésotérique du seuil provient de son rôle de passage entre l'extérieur (le **profane**) et l'intérieur (le **sacré**). »

Profane : *Pro*, « devant », *fanum*, *-i*, « lieu consacré ». Dans le langage courant, le mot désigne un temple.¹³

Sacré : *Sacer*, *-cra*, *-crum* (ancien *sakros*). Ce qui est *sacrum* appartient au monde du « divin » et diffère essentiellement de ce qui appartient à la vie courante des hommes. Le sens de *sacer* diffère de *religiosus*. La notion de *sacer* ne coïncide pas avec celle de « bon » ou de « mauvais » ; c'est une notion à part. *Sacer* signifie celui ou ce qui ne peut être touché sans être souillé, ou sans souiller ; de là le double sens de « sacré », de tabou (anglais *taboo*, du polynésien *tapu* « interdit, sacré. ») ou de « maudit ». Le nom *sacrum* désigne toute espèce de chose sacrée ; *sacrum facere* « accomplir une cérémonie sacrée », d'où *sacrificus*.¹⁴ L'*Agnus Dei* du poème n'évoque-t-il pas ce sacrifice originel ?

Le Sujet à structure psychotique, qui est « enfermé dehors », serait-il donc *profane* ? Dans cette acception, le *lieu consacré* serait-il celui de La Mère ? Il serait profane parce qu'il serait enfermé hors de ce lieu consacré, tabou. Qu'en est-il de ce « tabou » de La Mère ? N'est-ce pas lui qui est à l'origine de la psychose ? Mais nous y reviendrons.

Et pourtant, si l'*Agnus Dei* a « choisi de se sacrifier à l'aube de sa vie pour que vive La Mère », c'est parce qu'il est animé par l'**Am-ur**. L'*anima originelle* -qui se différencie également du *religiosus*- est ce qui anime l'Être. C'est l'archétype de l'**amour** (celui qui découle de la fonction paternelle), car il lui est antérieur.

Seule l'entrée dans ce « lieu sacré » permettra, à terme, la naissance psychique.

Mais revenons-en à Nerva et à sa mère.

Le rythme de leurs jours est scandé par ce ballet incessant dont le principal accessoire est la porte, qui s'ouvre et se ferme au gré du désir ou de l'impossibilité de la mère. Si, dans le langage courant, on dit *la porte d'entrée*, cette expression prend toute sa valeur dans le contexte de la psychose car le Sujet n'a jamais franchi cette porte pour entrer dans le psychisme de sa mère. Il ne s'agit pas de n'importe quelle porte, mais de celle qui, une fois franchie, permettra d'accéder aux portes intérieures, et surtout à l'ultime, celle du Père. Leur maison est comme une scène de Vaudeville où les deux acteurs principaux entrent et sortent en permanence. Certains jours, Nerva peut rester de très longues heures, prostré sur le seuil, en attente d'entrer.

Son seuil est-il également « ensanglanté » comme celui que dépeint le poème suivant ?

13 Dictionnaire étymologique de la langue latine, *Histoire des mots*

14 Idem

Le seuil ensanglanté

*Dans le gouffre béant d'un avenir sans âme,
J'erre à la recherche de mon moi disloqué.
De terribles frayeurs ont réveillé le drame
Qui m'a coupée du monde le jour où je suis née.*

*Le silence et la mort se côtoient dans ce lieu
sans couleur, sans écho, sans ombre ni présence.
Je ne puis exister à cause du non-lieu
Qui m'a précipitée du côté de l'absence.*

*Absence au spectre immonde et au langage abscons
Où résonnent sans fin des voix sans concordance.
Elles avouent aux morts le secret rubicond
Qui entacha ma vie aux heures de l'enfance.*

*Retour à l'origine où la vie m'a giflée,
Me coupant à jamais de mon âme ahurie
Qui a quitté ce monde pour aller retrouver
Le vide originel d'où elle avait jailli.*

*Comment la retrouver sans sombrer dans la mort
Qui me tire vers elle avec persévérance ?
Devrai-je la rejoindre pour confirmer le sort
Qui fut déterminé par une mère absente ?*

*Je crains de ne pouvoir partir à sa rencontre
Car j'ignore l'accès qu'il me faut emprunter
Pour traverser le vide qui vient à mon rencontre,
M'empêchant de franchir le seuil ensanglanté.*

22 juin 2002

Ne pouvant effectuer ce passage de la Porte de La Mère, Nerva, comme d'autres, pourra-t-il s'acheminer vers un autre espace où la Porte devrait pouvoir s'ouvrir ? Pas celle du cabinet du psychanalyste, certes, mais celle que ce dernier porte en lui et qui est inscrite, s'il a une structure œdipienne. Comment l'analyste va-t-il pouvoir transgresser cet Interdit Paternel pour laisser entrer le Sujet à structure psychotique ? Nous reviendrons sur cette question car elle est majeure.

L'*Am-ur*, c'est *Lui* que le Sujet à structure psychotique transfère dans la matrice psychique de l'analyste, lorsqu'il y a accès, et qui l'éclaire sur cet espace visité. Déplacement, migration, passage que je nomme donc *Transfert d'Am-ur*.

Le fondement de l'éthique serait alors de veiller à ce qu'il ne renouvelle pas son sacrifice originel, en tentant d'apporter à l'analyste ce dont ce dernier a besoin pour que l'ouverture en lui ne se referme pas, et qu'il ne se perde pas à nouveau, en se recroquevillant « *dans sa propre poitrine.* »

L'éthique nécessite de s'interroger sur ses propres résistances et fermetures, qui pourraient faire obstacle et devenir une entrave à l'éclosion du Sujet. Dans certains cas, l'obstacle que représente l'analyste peut l'entraîner, s'il n'y prend pas garde, à exclure le Fou, faute de ne pouvoir le laisser éclore. Voilà une des réponses à la question que je posais sur la possibilité de l'analyste à transgresser l'Interdit Paternel, à savoir l'Interdit de l'inceste. D'autres pourraient être amenés à penser que le Sujet à structure psychotique est stabilisé, sans réaliser que cette stabilisation est due à l'impossibilité du Sujet psychotique de franchir l'obstacle rencontré dans la matrice psychique de l'analyste. Face à cette obstruction, il dévient de sa propre trajectoire de naissance, pour tenter de prendre soin de l'autre, en reproduisant le fonctionnement originel d'avec La Mère.

Le livre d'Andrée Chedid dit autrement ce qu'il en est de ce *désert chaotique* dans lequel s'égarer les Sujets à structure psychotique. Face à la porte close, ils vont d'effondrement en effondrement, jusqu'à ne plus parler ni bouger pour certains, qui n'ont plus la force de se battre. Dans ce livre, la secousse sismique qui provoque l'effondrement de toute la façade, aspirant par les fonds le jeune homme inconnu, met le vieil homme face à son impuissance. Il en va de même dans la psychose, que la « rupture » ait lieu ou non. Quand elle a lieu, nul ne peut la prévoir, à l'exception de quelques-uns, mais ils sont rares. C'est alors que l'*Autre* disparaît sous les décombres. Seul le souvenir que l'on garde de sa présence (encore faut-il *L'*avoir vu avant) sera efficient pour tenter de le dégager, pour l'amener vers la sortie, vers l'éclosion, en gardant la *porte ouverte*. La décision de la sortie lui appartient à lui seul. Ce processus de disparition soudaine fonctionne également en dehors de toute rupture. Dans les troubles bi-polaires, on constate que, telle une éclipse, le Sujet disparaît derrière l'objet, qui vient le voiler, le recouvrir. Plus rien ne surgit du Sujet, devenu muet, silencieux et invisible.

Il est indispensable de savoir que le Sujet qui disparaît continue à vivre en dessous et à percevoir les manifestations de celui qui sait sa présence sous les décombres. « *Mais Simm parle, pour que l'autre sente sa présence.* » Continuer à lui manifester de l'intérêt, à s'en préoccuper et à en prendre soin pour le maintenir en vie, pour le stimuler, est essentiel, même s'il faut se battre contre ceux qui n'y croient pas ou plus : « *Il faudra qu'il parle, qu'il parle encore, jusqu'à la trouée béante, jusqu'à ce que l'emmuré surgisse.* » Quand on est saisi d'un profond découragement, quand le silence s'épaissit, quand plus rien ne semble bouger en dessous, il ne faut pas se laisser aller à l'abandon. Savoir que l'*Autre* attend, même si, comme Soleial, il ne peut le dire ni le faire savoir, est l'élément moteur de toute clinique. N'avoir ni conscience ni connaissance de cette attente, c'est le condamner à la réclusion à perpétuité.

« *Son cœur battait comme si ce retour à la vie était à la fois le sien et celui de l'autre* »

Analysant : Eromenos ou Erastès ?

Analyste : Erastès ou Eromenos ?

L'engagement du clinicien induit sa responsabilité, mais ce n'est pas tout. Si, dans la névrose, l'analyste est considéré comme Eromenos, l'*aimé*, dans la psychose, il est Erastès, l'*Aimant*. Il n'est pas perçu comme tel par le Sujet à structure psychotique, il l'est vraiment ou ne l'est pas du tout. Sans cet Amour, sans ce « *cœur battant* », il n'y a pas de naissance possible. La particularité du transfert dans la psychose c'est que l'analysant est également Erastès, en tant que Sujet, que grand *Autre*. Ce qui n'exclut pas le fait que son objet puisse vivre un amour de transfert, au sens freudien, avec l'analyste. Les deux amours sont de nature différente. Ils peuvent être vécus sans être forcément en corrélation. C'est au nom de cet Amour « érastique » que le vieil homme va se battre contre la mort qui rôde, contre l'engloutissement final. Il lutte contre ceux qui disent : « *Ceux qui vivent marchent sur la surface de la terre. En dessous, il n'y a personne.* » Ignorer que, dans la psychose, seule la vie qui est en dessous compte, et non celle que les Fous donnent à voir, c'est les abandonner à leur claustration.

Qu'est-ce qu'être Erastès ? Quand il est éprouvé, comment se manifeste l'Amour du psychanalyste ? Peut-être par la crainte que « *tout s'enraye -même ce mouvement, ce souffle qu'[on] sent, qu'[on] sait, là en dessous- au cas où l'[on] arrêterait d'agir.* » Tout comme le vieil homme, il est indispensable de « *bouger, de remuer des forces invisibles.* » Comme si le fait de manifester une présence allait finir par ranimer la vie cachée ailleurs.

« Cependant, Simm continue de remuer. Inventant d'autres gestes, de nouvelles manipulations ; empêchant les choses de s'éteindre tout à fait. »

C'est dans cette création permanente du lien entre dessous et dessus, entre là-bas et ici, dans ce mouvement perpétuel de signes, de gestes, d'actes, de paroles, que se love l'Amour. Ceci nécessite de se libérer, autant que faire se peut, des attaches qui ancrent l'individu non-fou à un cadre et à un savoir sécurisants, et de défaire le tissage, effectué au fil des ans, pour dénuder la trame d'origine, à travers les trous de laquelle passeront l'écoute et la voix :

*« Lierre, nœuds, anneaux -tout ce qui ficelle, freine, harnache, fixe- se détachent, se délient. Simm rejette tout le gris, le vieux, l'usé. Simm se défait de tout ce qui ligote. Simm **incl**ine son profil vers la terre, colle son oreille à l'orifice. Simm **ÉCOUTE** ... »*

Dans cet extrait, le fondement d'une *Clinique Autre* de la psychose apparaît comme une évidence. Il ne peut y avoir de clinique sans ce détachement, sans cet abandon d'un autre savoir, sans la désaliénation du psychanalyste. Simm sort de lui, en laissant derrière ce qui le constituait jusqu'alors, pour s'incliner vers l'*Autre*. De même doit-on agir pour éviter de piéger le Fou dans nos rets intérieurs.

Psychose en voix d'apparition

Dans la psychose, écouter ne suffit pas. Le Sujet à structure psychotique, plus que les mots, a besoin d'entendre la voix. L'extrait du poème suivant, écrit le 29 juillet 1997, et adressé à Solal Rabinovitch, énonce l'importance de la voix :

Ta voix

*Tressaillir de plaisir quand ta voix m'interpelle.
Elle berce ma vie d'embryon réceptif.
Mon prénom que tu nommes est comme une aquarelle
Qui dilue les couleurs de mon esprit captif.*

.....
*Lorsque ta voix m'effleure au sein de ma Folie,
Elle chasse sans cri la douleur qui m'assaille.
Elle dissout les maux au fin fond de la nuit
Dans laquelle j'errais au temps des représailles.*

***Renaître avec bonheur quand ta voix se réveille
À l'instant où les mots sont encore endormis.***

.....
*Oublier le silence lorsque ta voix murmure
Ces premiers sons d'Amour jaillis de ta fraîcheur.
À l'orée du Néant, j'ai perdu l'Écriture
Pour que ta voix devienne ma Parole d'honneur.*

Dans un autre poème intitulé : « *La voix et la plume* », je lui écrivais :

*Quand ta voix détrempée s'infiltré avec aisance
Dans ce lieu où l'oubli a été oublié,
Elle scrute des lettres sur les murs de l'absence
Afin que ton amour se voie dans ma Psyché.*

Entendre la voix, c'est entendre l'Amour et la vie. Premier dé clic :

*« Avant ? ... j'étais absent, immobile. Avant ? C'était quand, avant ? Avant ? Je n'existais plus. **Avant d'entendre cette voix**, c'était l'enfer... Même pas !... Ce n'était rien... plus rien... ça ne bougeait plus autour de moi, ni en moi... Autant qu'il m'en souviene, c'était fini... Le silence était vide. Je ne me vivais même plus. **Jusqu'à cette voix**... À présent, j'écarte, je referme mes doigts, je les avance, je les retire... Le rayon de lumière est toujours là, dans ma cage... Je me sens !... **Depuis cette voix**, je me sens. »*

Cet extrait du livre d'Andrée Chedid est primordial car il montre une autre façon d'aborder la psychanalyse avec des Sujets à structure psychotique. Se référer au cadre originel, instauré par Freud, c'est prendre le risque de laisser le Fou dans sa « cage ». Si, pour Freud, la parole de l'analysant est à l'origine de la cure (talking cure), dans la psychose, c'est très souvent la voix de l'analyste qui joue ce rôle, car

elle fait « *tressaillir* » la vie de l'*Autre*. C'est de cette vie ravivée que peut naître la Parole. Avant cet éveil, aucune Parole n'est possible. Les mots utilisés par le Sujet à structure psychotique sont ceux de l'objet. Mots du discours et non de la Parole. Mots enregistrés et remarquablement reproduits à bon escient, mais totalement vides de vie. Mots inanimés par excellence. Si Lamartine écrivait : « *Objets inanimés avez-vous donc une âme ?* », ne pourrait-on pas dire dans un tel contexte :

*« Sujets inanimés avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'Aimer ? »*

Ces deux vers illustrent poétiquement la question du transfert dans la psychose, ainsi que son enjeu. Erastès éveille l'âme du Sujet.

« Avant ? J'étais de la pierre. Un tas. Abandonné. M'abandonnant. Je voulais que ça finisse, glisser dans le sommeil. Une larve. Je m'enfonçais, c'était presque bon... Qui m'en a arraché ? Pas moi... Je ne voulais pas revenir, recommencer, me débattre encore... J'étais dans ma coquille [Folie], je m'absentais doucement, ça me suffisait... »

Le glissement peut parfois aller très loin et entraîner le Fou jusqu'à la noyade, dans des sables mouvants à la saveur insipide. L'absence douce et lente peut s'achever par une disparition exsangue et silencieuse, si nul ne peut manifester sa présence, en s'inclinant le plus près possible de l'*Autre*. Quand on est capable d'*aller le chercher là où il existe vraiment*, il vient. J'ai pu vérifier cette réalité à plusieurs reprises, même et surtout avec des êtres qui s'étaient laissés glisser très loin au cœur de leur Folie. Certes, la sortie ne s'effectue pas du jour au lendemain, même si j'ai assisté à une réapparition spectaculaire et notable, mais le travail de délivrance, une fois commencé, ne s'arrête plus, dans la mesure où le clinicien ne déserte pas, ne se retire pas avant que n'advienne le temps de l'éclosion. Dans un premier temps, le vieil homme est le seul à pouvoir communiquer avec cet *Autre* reclus. On le constate, lorsque le jeune homme se raccroche à sa voix comme à une bouée de sauvetage. On peut également l'observer en institution, lorsque plusieurs intervenants gravitent autour du Sujet Fou.

« Ta voix, Ben... comment te dire... je m'y raccroche. Je voulais que tu le saches... Ne t'éloigne pas ! »

« *Je ne peux parler qu'à toi* », lui dit-il. En effet, les sauveteurs s'aperçoivent qu'il ne leur parle pas, qu'il reste muet et silencieux, dès que Simm -nommé Ben par le jeune homme- s'éloigne. Ce n'est pas qu'il se refuse à leur parler, c'est seulement qu'il ne peut faire autrement. Il en va de même dans la psychose, car ce ne sont pas les mots qui comptent : « *Les mots ne feront jamais, jamais le poids !* », dit le vieil homme qui rajoute : « *Mais ce ne sont pas toujours les mots qui parlent.* » Dans « *Les voix* »¹⁵, Dorine ne dit-elle pas à Solal Rabinovitch : « *Ce que tu dis, les mots, ça n'a aucune importance, la seule chose qui compte c'est ta voix.* » Il est possible que le jeune homme ne puisse parler aux autres parce qu'ils ne s'expriment qu'avec les mots. Ceux qui en restent à ce stade de communication ne peuvent percevoir ni la voix ni les signes ni le sens caché derrière les mots utilisés par les Sujets à structure psychotique. Ils ne peuvent décoder leur langage.

15 Solal Rabinovitch, *Les voix*, Erès, Collection Point Hors Ligne, 1999

Quand le Renard dit au Petit Prince¹⁶ : « *Le langage est source de malentendus* », il fait allusion au langage des mots. Mais au-delà des mots, il est un langage bien plus parlant, plus intense, un chant plus profond, plus chatoyant, c'est celui que module la voix quand elle caresse l'emmurée, et qui lui fait écrire :

*« Renaître avec bonheur quand ta voix se réveille
À l'instant où les mots sont encore endormis »*

Ces deux vers évoquent la primauté de la voix sur les mots, encore endormis. Les mots, les vrais, ceux du Sujet, ne s'éveillent que bien longtemps après, lorsque l'*Autre* se met à parler... Ce qui importe, avant, c'est seulement ce que véhicule la voix, et qui permet au vieil homme de dire : « *Laisse... Lui et moi, on se comprend !* » Et pourtant, « *ils ne parlent pas la même langue.* » Cette compréhension n'est pas rationnelle, elle est la conséquence du Lien, de ce Lien si particulier qui s'est créé et instauré entre eux. Lien unique, tissé en fils d'Amour.

L'ouverture aux mots, et donc aux autres, ne viendra que plus tard, lorsque l'issue sera proche. Il en va de même dans la psychose.

*« Durant les dernières heures, l'emmuré a accepté de communiquer avec
ceux du dehors. »*

Cette phrase est intéressante car elle différencie le vieil homme des autres, ces derniers étant vus comme « *ceux du dehors.* » Ne laisse-t-elle pas entendre que, pour le jeune homme, Simm appartient à un autre lieu que ce *dehors* où se trouvent les sauveteurs ? *Dehors* où, pourtant, il se trouve aussi physiquement. N'est-ce pas dans cet au-delà du *dehors* que se situe le secret de l'écoute et de la parole, avec les Sujets à structure psychotique ? Et donc le fondement de la psychanalyse dans la Psychose ?

Avant, nul ne compte que celui (ou celle) à qui appartient la voix. Elle est le guide, le cordon qui relie et nourrit : « *Sa voix... Je la reconnaîtrai entre mille, cette voix.* » Elle est comme une berceuse car elle berce la vie de l'« *embryon réceptif* ». Elle l'apaise et le rassure. Elle rythme la vie et l'Amour entrelacés.

L'énigme du Nom : la Nomination

Ce livre révèle également l'énigme du nom. Comme on a pu le constater, les deux hommes, entre eux, ne se nomment pas par les prénoms dont ils sont affublés au dehors. Chacun invente un autre nom, le *Nom* de l'*Autre*. L'*Autre*, dévoilé, révélé, est si loin de celui qui apparaît et fonctionne dans la réalité, que le nommer s'impose. « *C'est autour de cette malade que j'ai épinglée du nom d'Aimée, qui n'était pas le sien bien sûr, que j'ai été aspiré vers la psychanalyse* », dit Lacan, à propos de Marguerite A.

Identifier le Nom de l'*Autre* est fondamental dans la psychose.

*« Chaque fois qu'il dit "Jeph", je réponds comme si c'était mon nom.
Quand il m'appelle, ça devient **mon** nom. Plus vrai que l'autre ? Ce nom*

16 Antoine de Saint-Saint-Saint-Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, Gallimard, 1999

*qui encadre, emprisonne, comme le monde avec ses murs étanches... En soi, pourtant, quelque chose échappe toujours. Être sans nom. Jeph de nulle part. Se retrouver sans identité. Par-delà. En deçà... **Se retrouver vraiment.** »*

« Soleial, Fleur de cactus, Ange du soleil, Justine, Perléus... » sont les Noms de ces quelques *Autres* croisés, un jour, au crépuscule de leur Absolitude. Dès que l'*Autre* est Nommé, il s'anime, se met à répondre avec sa propre voix, car il perçoit que la confusion entre l'*Autre* et l'*autre* s'estompe et disparaît, du fait qu'un tiers les distingue et les dissocie. Sans le savoir consciemment, il entend qu'on s'adresse à un *Autre* en lui, différent de celui qui « *porte le nom qui encadre et emprisonne* », auquel il s'identifie et est identifié par les autres depuis toujours.

Dans le poème suivant, on constate l'effet libérateur de cette Nomination, de ce Regard Autre qui permet de « *s'attendre à quelqu'un d'**Autre** en soi* », dès qu'il transperce les apparences pour apercevoir le Sujet caché.

Soleial

*Derrière la fenêtre apparaît une femme
Au doux regard rêveur et aux cheveux de feu.
Un sourire assoupi reflète sa belle âme
Qui navigue en sourdine vers l'horizon brumeux.*

*Ses yeux endoloris fixent un point obscur
Qu'elle seule peut voir tant il est invisible.
Elle semble éblouie par ce qui lui procure
Des frisons de plaisir presque imperceptibles.*

En la regardant mieux, on voit à travers elle.
*Ses traits endimanchés s'animent lentement.
Tel un oiseau conquis elle déploie ses ailes
Pour aller survoler l'or du soleil levant.*

*Des étoiles d'Amour sont gravées sur son corps
Qui vole, détendu dans l'espace enflammé.
Elle rejoint les dieux au-delà de la mort
Qu'elle a su transgresser pour mieux se libérer.*

*La chaleur du soleil a fait fondre le gel
Qui s'était déposé sur sa peau translucide.
Désormais on peut voir des milliers d'étincelles
Briller dans ses prunelles redevenues limpides.*

Vendredi 20 septembre 1996

Les deux premières strophes dévoilent les signes de l'enfermement, révélé par la fenêtre derrière laquelle apparaît cette femme. Même transparente, elle isole et coupe du reste du monde. Les prisons peuvent être de verre, elles n'en demeurent pas moins des lieux de réclusion.

Tout ce qui est vu de prime abord : *le regard, le sourire, les yeux, les frissons de plaisir, le point, l'horizon est rêveur, assoupi, brumeux, endolori, en sourdine, obscur, invisible, imperceptible.* Chaque adjectif indique l'état de léthargie, d'engourdissement, dans lequel elle se trouve.

Puis soudain, l'Autre Regard transperce les brumes des apparences. Il ouvre la cage, libérant l'oiseau... C'est alors que s'accomplit le miracle de la métamorphose, de la vie. Les *traits endimanchés*, donc gauches et empruntés, s'animent lentement, se déploient comme les ailes d'un papillon sortant de sa chrysalide. Le *gel*, délicatement *déposé sur sa peau translucide*, se met à *fondre*, laissant apparaître l'*oiseau*, dont le cœur a été *conquis* par le Regard d'Amour et cette Nomination impromptue, qui dévoilent le *soleil* pris au piège du corps empesé, amidonné, apprêté.

Les signes de la vie et de l'éclosion naissent en cascade, dès que Soleial est vue, Nommée, Aimée. Cet Amour est *gravé* sur son corps, enfin détendu, qui prend son envol librement pour aller vers le *soleil levant*. Le Regard divinatoire lui a permis de *transgresser la mort*, dans les rets de laquelle elle était empêtrée. Ses *yeux endoloris* se sont transformés en *deux prunelles redevenues limpides*. Il semblerait que seule la poésie puisse dire ce que le Sujet voit de l'Être .

Regard et Nomination ont converti l'état de léthargie en état d'éveil, l'atonie en mouvement, en énergie vitale.

Quelle que soit l'apparence de l'objet, qu'il soit *endimanché*, pris dans le *gel*, majestueux ou encore blessant comme les épines du cactus, ce qui importe c'est de voir le Sujet prisonnier qui, lui, est toujours lumineux, de par sa nature même. Seul l'Amour permet l'accès au lieu de réclusion, pour voir l'*Autre* « *là où il existe vraiment.* »

Délivrer l'oiseau de sa volière, la fleur de son carcan d'épines, ou la perle de sa coquille nacrée, même l'espace d'un soupir, et voir son vol libre, son rayonnement, ses reflets irisés ou sa Beauté transfigurer ces quelques êtres d'exception, est un instant de pur bonheur qui reste inoubliable.

Quant à Ange du Soleil, la Nomination a inversé son prénom. On voyait d'elle sa face obscure, sombre, maussade, morose, triste, douloureuse, car son objet était placé devant son Sujet, lui faisant de l'ombre. La Nomination l'a placée derrière, libérant son Soleil intime, qui est venu tout illuminer sur son passage.

À 17 ans, la jeune fille nommée Fleur de cactus signait de ce Nom les lettres qu'elle m'adressait, le faisant précéder de l'adjectif « *ta* », peut-être pour me dire que j'avais une responsabilité à l'égard de cette Fleur fragile.

« *Fleur de cactus se dessèche car elle perd de sa beauté et de sa force car, quoi qu'il en soit, ses racines ont été plantées dans un sol risqué. Jamais, jamais, je ne pourrai échapper à ce malaise inné qui fut ma force, et qui est ma ruine. Quand tu es là, tu me parles, et toute cette force revient, toute cette ardeur combattive renaît, à croire que, de cette*

fleur, tu en es le jardinier. Souvent, seule, je doute de moi, et la peur première vient me défier. Claudette, je crois qu'à défaut de partir, je suis en train de me perdre... Je pense que sans toi, et seulement TOI, je n'aurais pu trouver cette voie qui me mène à moi. Mais parfois je m'égare car la souffrance fait barrage sur ce chemin. »

Ta fleur de cactus

11 avril 1992

Présence et parole ont permis à Fleur de cactus de mener son combat contre cette peur viscérale et ce « *malaise inné* » qui l'écorchait vive, faisant se redresser ses piquants acérés et protecteurs. Difficile, pour les autres, de voir autre chose que ces pointes érigées qui les blessaient et les lacéraient si souvent, leur faisant adopter une attitude défensive, bien naturelle. Comment voir la Fleur cachée derrière ce mur de piquants autrement qu'avec les yeux du cœur ? Elle apparaissait si peu tant elle était effarouchée.

Quelle influence la Nomination de l'*Autre* a-t-elle eue dans l'ouverture de « *cette voie qui la menait à [elle]* » ? Elle s'est très rapidement identifiée à cet Autre Nom, le remettant en question lorsqu'elle s'égarait à cause de la *souffrance qui faisait barrage*, ou lorsque l'objet venait dissimuler son Sujet, rendant cette Fleur invisible et inodore, la plongeant dans un chaos et une obscurité insondables. C'est alors que je devais retourner la chercher là où elle avait sombré, pour que cette Fleur à la suave beauté ne se fane pas et ressorte intacte.

Curieuse similitude entre ce que dit le jeune homme du roman et cette jeune Fleur de cactus aux yeux d'ébène. S'il dit : « *Ne t'éloigne pas* », elle termine sa lettre par : « *Reste encore avec moi* ». Cet *encore* signifie certainement que la présence du tiers n'est pas nécessaire à vie, mais passagèrement, le temps que s'achève la période de gestation.

Être jardinier est probablement le rôle du psychanalyste...

C'est en plongeant dans l'empyrée immense et profond des yeux océan de Perléus, que j'ai aperçu une perle, délicatement posée sur l'écrin opalin de son silence intime. Sa pureté, son lustre et son orient ont transfiguré ma vision interne, m'entraînant au firmament marine d'une Rencontre à jamais inachevée. En voyant ce parangon sans défaut, j'ai su qu'il restait tout à faire pour qu'il accepte de quitter la coquille dans laquelle il s'était réfugié, dans un temps révolu, remisé au tréfonds de sa mémoire ardente. C'est avant qu'elle se referme sur lui à tout jamais, qui compte. « *Avant qu'il faut sauver* », dit le vieil homme du livre, qui rajoute : « *Comment, sachant quelqu'un là-dessous, m'en aller ?* » Avoir vu l'*inflexible lueur* s'épancher dans ses yeux limpides a ravivé mes forces vives et mon désir de clinicienne. Savoir que la coquille peut se clore à tout instant nécessite une vigilance permanente. En effet, quand ce phénomène se produit, la perle est à perte de vue, car on la perd de vue. À l'instant où elle apparaît « *tout ce qui entaille, tout ce qui mutile, s'efface. Il n'y a plus de grisaille, plus de blessure. En cet instant, tout vit !* » Tout ce qui meurtrit s'efface, lorsque l'*Autre* surgit et se manifeste, et surtout quand il est Vu. La Parole de Perléus est

encore éphémère, fugace, labile, mais, si elle est entendue et espérée, ne peut-on supposer qu'elle s'exprimera davantage ? Que faire pour qu'émerge cette Parole ? Dans le livre d'Andrée Chedid, avant de parler au jeune homme enfoui sous les décombres, Simm se concentre ainsi : « *Puis, les yeux mi-clos, s'extrayant chaque syllabe de la chair, attendant qu'elle se gorge de sang, d'espace, avant qu'elle ne traverse les lèvres ; puisant à une source où **la parole est encore libre** et peut atteindre l'Autre où qu'il se trouve, d'où qu'il vienne.* » Lorsque la Parole s'élève du fond de l'Être, elle atteint l'Autre où qu'il soit, l'éveille et le ramène du côté de la liberté, là où s'exprime la vie. Mais La Parole ne se réduit pas à des mots. Elle est langage. Dès que Perléus a été interpellé en tant que Sujet, Il ne s'est pas exprimé tout de suite. Alors que je lui demandais quelle profession il aimerait exercer, il m'a timidement répondu, après un temps d'hésitation, que son médecin pensait qu'il devrait faire un travail manuel. Fort étonnée par sa réponse, je lui ai dit que je ne m'adressais pas à son médecin, mais à lui. Il a semblé surpris par ma réaction, ou peut-être d'être interpellé en tant que Sujet, mais a cependant répondu en exprimant son propre désir. Première rencontre avec le Sujet parlant. À cet instant précis, il a réinvesti sa place, qu'il semblait avoir laissée à un tiers. Tiers qui venait s'exprimer à travers lui. Être allé le chercher là où il existait lui a permis, l'espace d'un instant, de quitter les coulisses pour revenir sur scène, où il remonte de plus en plus souvent, depuis qu'il est acteur et joue son propre rôle dans la pièce de sa vie. Pièce qu'il improvise et écrit au jour le jour. Ne pas l'avoir autorisé à être le porte-parole d'un tiers a fait émerger sa Parole, messagère de son propre désir.

Puisque la Beauté et la Pureté originelles apparaissent lorsque l'Autre est aperçu, la Nomination ne peut que traduire cet état initial. Une Nomination qui serait sans couleur, sans luminosité ne retracerait pas la Vision de l'Autre. Le Fou ne s'y trompe pas. Il Sait et ce Savoir se manifeste par l'apparition et la manifestation de l'Autre, comme l'illustre le poème « *Soleial* ».

Le choix d'un prénom n'est jamais neutre. Il est le sceau, l'empreinte du désir, conscient ou inconscient, de celui qui nomme. Mes parents souhaitaient que je me prénomme Sophie (*sophia*, sagesse). Ma marraine, désireuse que je porte son prénom, les a convaincus de m'appeler Claudette. C'est en travaillant sur la forclusion (*Fors claudere*, enfermer dehors), que j'ai découvert l'étymologie de ce prénom, ainsi que le sens caché qu'il véhicule : l'enfermement. Cette trouvaille faisait écho à ce que je venais de découvrir de ma propre réalité psychique. Si on considère que certains noms portent en eux leur sens contraire, comme le yin et le yang, ne peut-on envisager, dans ce cas précis, que la délivrance se profile à l'horizon de cet enfermement ? Ce qui reviendrait, en quelque sorte, à conjurer le sort baptismal, et à supposer que la forclusion (*l'enfermement dehors*) n'est pas définitive.

Dans « *La forclusion, enfermés dehors* »¹⁷, Solal Rabinovitch écrit que « *les véritables enfermés dehors sont les fous, exilés à jamais de leur inconscient.* » Personnellement, je mettrais une réserve à ce à *jamais* car c'est poser un inéluctable impossible dans lequel on risque de les enfermer, en les condamnant à « la réclusion à perpétuité » ? Elle rajoute que « *personne ne reviendra* » de cet exil. Si on envisage la libération comme la face cachée de l'enfermement, comme une ouverture, alors il existe toujours un espoir, une lueur, une issue, car toutes les portes intérieures ne sont pas condamnées à tout jamais.

17 Solal Rabinovitch, *La forclusion, enfermés dehors*, Erès, Collection Scripta École de psychanalyse Sigmund Freud, mars 1998

En juin 2008, la conjuration du sort baptismal m'a tout naturellement amenée à me renommer, en choisissant le prénom de mon père, Coriolan, auquel j'ai ajouté le « e » du féminin, pour marquer la différence de *genre*. Si grammaticalement, ce terme exprime l'appartenance au sexe masculin, féminin ou aux choses (neutre), il vient du latin *genus, generis* qui signifie « origine, naissance. » Bien au-delà d'une probable identification, le choix de ce prénom viendrait-il renforcer le Nom du père ? Ou est-ce une façon d'introduire la *fonction paternelle* là où son absence choit dans la béance ? Lacan ne parle-t-il pas de la « *forclusion du Nom du Père* » ? Est-ce une nécessité, pour moi, d'accoler, d'adjoindre le prénom au nom, comme s'il fallait que le père soit *tout entier* pour venir conjurer cette forclusion originelle ? Je n'ai pas les réponses à ces questions abstruses, qui surgissent *sans crier* « *gare !* ». Cette interjection, que j'ai agrémenté d'un point d'exclamation, signifie qu'il faut se garer pour laisser passer quelqu'un ou quelque chose ou qu'il faut prendre garde à quelque éventualité fâcheuse. Si ces questions ne me crient pas « *gare à toi !* », c'est qu'il me faut les assumer en ne me garant pas sur le bas-côté de ma vie, même si j'ignore vers quelle destinée psychique elles vont encore me conduire.

Lorsque j'ai rencontré Justine, elle était âgée de 44 ans et avait déjà passé 33 ans de sa vie en psychiatrie. Elle était douloureusement marquée par ces années d'internement. Tout, en elle, semblait décoloré ou déchiqueté, fané ou éclaté, morne ou exacerbé, étouffé ou halluciné, éteint ou en charpie. Mais une étincelle espiègle et malicieuse m'est apparue lorsque ses yeux ont traversé mon regard. J'ai su, à cet instant précis, que *Quelqu'un* vivait, emmitouflé au creux de sa Folie, dans laquelle elle était totalement engluée, empêtrée. Durant des mois, elle s'est adressée à moi en m'appelant *Claudette*. Puis, (Transfert faisant ?) un beau jour, elle s'est mise à me nommer *Audette*. J'avais beau lui rappeler mon vrai prénom, elle n'en avait cure (peut-être parce que ce dernier n'était pas *curatif*), et continuait inlassablement sur sa lancée. Lorsque je lui disais qu'elle savait très bien que je m'appelais *Claudette*, elle me regardait, souriant parfois vaguement, mais sans abandonner, sans renoncer à sa Nomination. Attitude énigmatique car je sentais bien qu'elle ne me nommait pas ainsi pour me contrarier, ni pour s'opposer à moi, mais parce que cette nomination s'imposait à elle spontanément.

À cette époque, je ne savais encore rien du sens caché de mon prénom. Je l'ai découvert quelque temps avant l'événement qui va suivre. Il nous éclairera sur ce qu'il en est du Savoir du Sujet à structure psychotique. Savoir purement inconscient qui vient révéler, dévoiler la réalité psychique de l'autre. À la sortie d'une réunion clinique, alors que j'étais irritée et exaspérée, je croise Justine dans un couloir. Sans que nous échangions un mot, elle se campe devant moi, me regarde et, presque simultanément, me gifle avec une telle violence que j'en suis restée sans voix, les yeux exorbités par la surprise. Je n'ai eu aucune réaction, tant j'étais sidérée. Avant que je reprenne mes esprits, elle me dit très calmement, mais avec fermeté : « *Viens, toi et moi, on va parler au bureau !* » « *OK, allons-y* » Et nous voilà parties. Arrivées dans le bureau, je lui demande ce qui s'est passé. Plantant ses yeux dans les miens, elle me dit, d'une voix très claire : « *Claudette, elle a fermé la porte !* ». Aucune erreur sur le prénom. En effet, mobilisée par ma contrariété, je lui avais refusé l'accès habituel à mon psychisme, et étais, de ce fait, redevenue, pour elle, *Claudette*, symbole de fermeture et d'enfermement. La porte, en moi, s'était refermée. La lui avais-je, inconsciemment, claqué au nez ? La violence de sa claque venait-elle me dire, en écho, ce qu'elle avait vécu face à cette porte close ? Porte perçue comme telle dès que j'étais

arrivée devant elle. Fermeture insupportable, car elle la coupait de *Audette*, de l'*Autre*, qui lui devenait inaccessible. Face à sa réponse très *juste* (d'où sa nomination), j'ai éclaté de rire, lui disant qu'elle avait raison, que *Claudette* avait bien fermé la porte. Elle a dû immédiatement se rouvrir car, à la seconde même, elle s'est remise à m'appeler spontanément *Audette*. C'est ce Savoir qui est captivant et fascinant dans la psychose. Savoir insu de celui qui l'enseigne. En supprimant le *cl* de *Claudette*, elle enlevait l'idée de fermeture qu'on retrouve dans *clore*, *clôturer* ou dans *cloîtrer*. En utilisant sa Nomination, ne venait-elle pas me dire que mon lieu psychique lui était accessible, grâce à l'ouverture de la porte d'accès ? Si on écoute attentivement les Sujets fous, on découvre le vrai Savoir car ils ont le don de dire l'insaisissable, l'indiscernable, comme le montre cet exemple. Que la Nomination naisse de l'analyste ou du Sujet Fou, elle vient dire quelque chose de l'Existence de l'*Autre*, et de sa réalité psychique.

Nommer reste insuffisant. Tel le Petit Prince avec sa rose, on en est responsable. Lorsqu'il sent cette responsabilité, l'*Autre* se met à répondre naturellement, et donc à parler vraiment. Dans le livre d'A. Chedid, Simm prie la petite fille qui le suit partout de parler, via un micro, au jeune homme enfoui sous les décombres. Inquiète, elle lui demande : « *Tu crois qu'il me répondra ? Dans la baraque, ils m'ont juré qu'il ne répondait à personne, seulement à toi.* » A-t-il perçu que Simm se sentait totalement responsable de cette vie ensevelie, qu'il ne répond qu'à lui ? En latin, responsable et répondre ne sont qu'un seul et même mot : *respondere*. Le vieil homme du livre emploie une métaphore similaire pour expliquer ce qu'il vit : « *Toi, la graine de demain. Moi, le tronc qui respire pour toi autour. Quand tu deviendras arbre, tu perceras la terre, et je disparaîtrai.* » Avant que « *la voie qui la mène à [elle]* » ait permis à Fleur de cactus de se « *retrouver vraiment* », la route a été longue et semée d'embûches. Quatre ans plus tard, le 12 juin 1996, elle m'écrivait :

« *Maintenant que je grandis, je me rends compte avec effroi que les piliers de notre vie sont rares et c'est ce qui fait peut-être leur force et leur éternité. Je trouve que la vie est dure, particulièrement la vie intérieure qui me secoue continuellement, mais je lutte avec bravoure car je sens que, telle une larve, je suis en train de sortir de ma longue et douloureuse gestation.* »

Cet Autre Nom s'adresse à ce « *quelque chose qui, en soi, échappe toujours* », mais non encore identifié. C'est sur l'émergence de cette Autre Identité que repose le travail clinique et psychanalytique, surtout dans la psychose, car la naissance psychique est inachevée. On est responsable de cette vie gestative. La Nomination ne s'improvise pas, ne se décide pas, elle advient, au détour d'un Savoir profondément insu. Elle jaillit et enveloppe l'*Autre*, l'autorisant à naître, à vivre, à se développer, à se découvrir, et à « *se retrouver vraiment* ». Nomination et Amour sont indissociables. C'est l'Amour qui achemine vers la Nomination du Sujet. De lui, naissent la Voix, les silences, puis les mots et la parole qui s'adressent à Lui. Cet Amour est comme une vague déferlante qui, une fois libérée, inonde le Sujet, lui redonnant la vie...

La Vague

*Une vague d'Amour déferle dans ta tête.
Son écume argentée frissonne d'infini,
Au cœur de tes pensées que tu gardes secrètes,
Par crainte du destin de l'impossible nuit.*

*Malgré ta retenue, elle a trouvé tes yeux,
En guise d'ouverture par où elle s'évade,
Pour venir me rejoindre dans mon monde fiévreux,
Avide d'amitié, de sourires et de jade.*

*Tes yeux, noyés d'Amour, changent ma destinée
Car des éclats d'or fin illuminent l'espace,
Où des échos lointains émergeaient d'un passé
Résolu et maudit que tes regards effacent.*

*Cette eau dont tu m'inondes chasse mes insomnies,
Ainsi que la frayeur qui les accompagnait.
Elle purifie l'aube à peine épanouie
Par la douceur rieuse dont tu as le secret.*

*Nos vies se sont mêlées sans que rien ne présage
Cet intense mystère dont on ignore encore
L'incroyable nature par laquelle s'engagent
Nos désirs intangibles qui suppriment ma mort.*

*Ta vague a la magie d'une étoile filante
Qui laisse dans les cieux une trace argentée,
Gravée par la candeur de ma mémoire ardente,
Dans mes regards épris d'absolue Vérité.*

Écrit le 26 octobre 1990, et Adressé à Yolande C, première clinicienne à m'avoir vue et entendue au-delà des apparences, ce poème démontre comment le Sujet à structure psychotique perçoit ce qu'il en est de la Vérité de l'Amour du psychanalyste. Amour qui ne peut être dit, ou que ce dernier n'ose pas dire, mais qui est confirmé tôt ou tard, s'il est bien réel.

La bascule de la voix

*« Pour bien écouter,
il ne faut surtout pas se laisser distraire »
Hofmannsthal*

Sitôt que l'Autre est reconnu, nommé, sollicité et Aimé, sa voix s'éveille, se différenciant de celle de l'objet. Parvenir à distinguer les deux voix facilite le repérage de qui parle en celui qui s'adresse à nous. Dans « *Les voix* », Solal Rabinovitch saisit cette bascule de la voix quand elle écrit : « *Parce que j'entends parler Dorine, sa voix cesse subitement de déclamer et devient la voix d'une petite fille lovée dans les bras de*

sa mère. » En l’entendant parler, elle a pu faire émerger, voire naître, sa Voix de Sujet. L’entendre, c’est la reconnaître *Autre* et donc identifier l’*Autre*. Dans « *L’homme aux cercles bleus*¹⁸ », Fred Vargas écrit, à propos de la rencontre de Charles, personnage aveugle au caractère bougon, et de Clémence, soixante-dix ans passés et toujours en quête de l’âme sœur : « *Charles écouta la voix de Clémence... Dans cette voix, il lui semblait plutôt entendre une détermination de forcenée et une bizarre et grande intelligence. Bien sûr, les propos qu’elle tenait semblaient imbéciles, mais derrière eux, dans les sonorités, dans les intonations, il y avait quelque secret savoir, maintenu en cage et faisant entendre son souffle, comme un lion dans un cirque de village. On entend son feulement dans la nuit, et on se dit que ce cirque n’est peut-être pas celui qu’on avait cru, n’est peut-être pas aussi pitoyable que le programme semblait le faire croire. Et ce feulement-là, un peu inquiétant parce que dissimulé peut-être, Charles, le maître des bruits et des sons, le percevait avec une grande netteté.* » En entendant la Voix de l’*Autre*, du Sujet, on s’aperçoit, effectivement, qu’il *n’est peut-être pas celui qu’on aurait cru*, si on avait limité notre écoute à la voix de l’*autre*, de l’objet. Entendre le *secret savoir* des Sujets à structure psychotique -comme j’ai entendu celui de Justine- et le libérer de *la cage* dans laquelle il est *maintenu*, n’est-ce pas le fondement de l’écoute psychanalytique ? S’arrêter à l’acte (la gifle magistrale) ne risque-t-il pas, certaines fois, d’entraîner les Fous vers des lieux d’enfermement comme, par exemple, les chambres d’isolement (pardon : de « soins intensifs » !) des hôpitaux psychiatriques, bâillonnant, muselant, réduisant au silence la Parole de l’*Autre*, rendant la « voix sans issue » ? Le soin intensif ne consisterait-il pas plutôt à se pencher avec intensité sur ce qui a pu motiver l’acte atypique, pour en saisir le sens caché ? Ce qui éviterait, peut-être, de dire que l’acte est insensé.

Cette métamorphose de la voix ne peut échapper à qui sait écouter au-delà des mots, car les mots, dans la psychose, n’ont pas l’importance qu’on leur prête habituellement dans la démarche analytique classique. Ils ne commencent à devenir signifiants qu’à compter du moment où c’est le Sujet qui s’exprime avec sa propre Voix. Ceux de l’objet (*autre*) n’ont pas la même valeur. D’abord, la Voix surgit, dans un premier balbutiement, puis les mots suivent, s’articulant en une chaîne signifiante, chaîne propre à celui qui parle. C’est de cette reconnaissance qu’il est question dans la psychose. Avant de l’expérimenter et de le découvrir avec d’autres, je l’ai personnellement vécu et écrit dans un poème, également adressé à Yolande C, le 21 octobre 1990 :

La brèche

*Les ailes de la vie ont caressé mon âme
Depuis que cette femme est entrée dans ma nuit.
Elle a su reconnaître, en éloignant le drame,
L’Être qui sommeillait au fond de ma Folie.*

*Elle a pu lui parler et le mettre en confiance,
Malgré les réticences à ce grand changement
Qui devait s’opérer pour sortir de l’enfance
Où je cherchais en vain un recommencement.*

18 Fred Vargas, *L’homme aux cercles bleus*, J’ai lu, Policier, août 2002

*Elle défie ma peur et m'aide à la connaître,
Afin de la chasser loin de ma destinée.
Elle écoute mes craintes qui m'empêchent de naître
Dans un monde où le sable réchauffe mes pensées.*

*Une brèche apparaît dans ce mur de torture
Qui me barricadait dans un gouffre béant.
Ma mémoire effrayée par des voix immatures
S'adapte à cet esprit à l'écho envoûtant.*

Le fond de la Folie est le lieu qui se situe derrière le mur de torture qui barricade le Fou dans un gouffre béant. Telle peut être la situation psychique de certains Sujets à structure psychotique.

« Tu as fait un trou dans ma fonction paternelle ! »

Le 21 mars 1992, soit 40 ans, jour pour jour, après ma naissance, dans un Savoir insu - car profondément inconscient- j'écrivais un poème à Madame S (mon analyste d'alors), qui annonçait ce qui allait advenir, à savoir la *rupture* de l'enveloppe matricielle (ou objet psychotique), ayant pour conséquence la libération du Sujet embryonnaire :

L'accoucheuse de l'âme

*Décès de ma naissance. Obscure destinée...
Vous êtes l'accoucheuse de ma nouvelle vie.
Mon **Âme** doit renaître de vos mains effilées
Tandis que mon corps mort doit combattre l'oubli.*

*Le ventre est un mur froid qui bétonne mon ventre.
Mes cris sont inaudibles derrière la paroi.
Votre **Amour** attentif avance vers mon centre
Où nulle âme connue n'a entendu ma Voix.*

*Vous attendez ma vie au-delà de ce mur.
Ne restez pas inerte si près de mon silence.
Je tends la main vers vous au fur et à mesure
Que la naissance approche du jour de l'échéance.*

*Lorsque j'étoufferai par manque d'oxygène,
Venez me délivrer avant que je ne meure.
Votre **désir** visible ne peut être une gène
Car je l'entends vibrer depuis la première heure.*

*Détruisez donc ce ventre qui m'empêche de naître
Car mes mains trop fragiles n'en viennent pas à bout.
Mes regards amoureux aperçoivent votre **Être**
Qui, seul, a le pouvoir de chasser Le Tabou.*

*Ne me repoussez pas car ce mur m'a meurtrie
Depuis qu'il m'emprisonne dans son ventre atrophié.
Sachez être patiente devant ma peur transie
Car mon désir de vie est de vous adorer.*

Ce poème pose clairement la situation impossible que peut vivre le Sujet à structure psychotique avant la rupture. Il annonce la *renaissance de l'âme*, voire même la naissance, car la condition psychotique ne permet pas cette naissance, avant la rencontre avec l'éventuelle *accoucheuse*. Dans ce cas précis, l'âme c'est le Sujet embryonnaire. Cette naissance ne pourra être possible qu'auréolée par l'*Amour*, le *désir* et surtout l'*Être* (Sujet ou grand *Autre*) de l'analyste. Si cet *Être a le pouvoir de chasser Le Tabou*, c'est qu'il se différencie de l'objet qui, lui, est assujéti à la fonction paternelle, donc au Tabou originel, qui est à l'origine de la structure œdipienne. Cette distinction est primordiale car elle différencie les deux lieux psychiques en jeu dans la cure analytique d'un psychotique. Si *nulle âme connue n'a[vait] entendu ma Voix* (celle du Sujet) auparavant, c'est que ceux qui m'écoutaient le faisaient depuis leur objet. Ils entendaient uniquement mon objet parler, à l'exception de Yolande C et, ultérieurement, de Solal Rabinovitch qui m'avait *entendu parler* avec ma propre voix. Madame S n'a pas plus pu l'entendre qu'elle n'avait pu décrypter ce poème parmi tant d'autres, ainsi que de nombreuses lettres, parce qu'elle ne pouvait écouter et lire avec son Sujet qui était de l'autre côté du mur de la fonction paternelle. « *Vous attendez ma vie au-delà de ce mur* », donc au-dehors, là où était son objet. Tel est le destin de nombreux psychanalystes à structure œdipienne, s'ils n'ont pu « tuer le Père » lors de leur analyse, pour pratiquer une ouverture dans ce mur.

*« Mes regards amoureux aperçoivent votre Être
Qui, seul, a le pouvoir de chasser Le Tabou. »*

Tabou : anglais *taboo*, du polynésien *tapu* « interdit, sacré. »

Ces deux vers expriment avec une précision radicale l'énigme du Transfert d'Am-ur dans la psychose, et nous éclairent sur ce qui va rendre possible ou impossible la cure d'un Sujet à structure psychotique.

Nous verrons également ce qu'il en est du *désir*. De quelle nature est-il ? Désir réel ou désir imaginaire ? Lorsqu'il se met à « *vibrer* », que nous révèle-t-il ?

Cependant, quelques années plus tard, Madame S a pu repérer et entendre mon Sujet qu'elle a instinctivement nommé « *Fifi la plume*. » Ceci s'est produit après sa Passe.

Si ce que le Fou annonce, dit, fait savoir, ailleurs que dans les mots, n'est pas entendu, le déclin vers une Folie extrêmement pathologique peut s'amorcer, s'aggravant au fil du temps. Tant qu'une brèche ne fissure pas ce *mur de torture* qui l'emprisonne, tant que personne n'entend *les cris inaudibles derrière la paroi* (entendre l'inaudible est le fondement même de l'écoute psychanalytique, surtout quand il est question de psychose), ni ne vient reconnaître l'Être qui sommeille au creux de sa Folie, l'Absolitude, la frayeur due à la forclusion, l'étouffement et le mutisme causés par la réclusion dépassent toute imagination.

Comme je le soutiens, dans certains cas, la rupture psychotique libère le Sujet embryonnaire qui, pour pouvoir éclore, doit, après l'explosion de la matrice qu'était

jusqu'alors la Folie, retrouver une *matrice psychique* (celle de l'analyste) *originelle* -exempte de la fonction paternelle- car la gestation psychique est loin d'être achevée. Elle se finalisera à l'avènement de l'Œdipe. La psychose se situe en amont de ce complexe.

Quelques mois après la rupture psychotique, je continuais à rechercher auprès de Madame S cette matrice psychique, tapissée par l'*Amour* et habitée par son *Être*, car je pressentais qu'elle seule pourrait m'amener à naître psychiquement. Pourquoi ce pressentiment ? Parce que je n'avais retrouvé cette « matrice » dans aucun cadre, ni dans aucun autre psychisme.

Un autre poème est venu s'écrire, le 2 juillet 1993 pour dire ce que j'ignorais :

L'accueil

*Perdue dans l'espace éthéré
D'un océan jamais acquis,
Je cherche les algues oubliées
Dans cet amnios où tu me vis.*

*La douceur de ton ventre chaud
Berce l'embryon que je suis,
Isolée dans ce pays clos
Où tu m'as, un jour, accueillie.*

*L'espace est encore immense
Et parfois je me sens perdue.
Le bonheur dans lequel je danse
Enveloppe mon corps tout nu.*

*Tes pensées caressent mon ombre
Et embrassent mes yeux mi-clos
Dans cet endroit où tout est sombre
Mais où coule un liquide chaud.*

*Les ondes d'un **Amour** immense
Traversent mon corps endormi
Et l'imprègnent d'une joie intense
Qui est à jamais infinie.*

*Souvent j'ai peur que tu me perdes
En laissant échapper ma vie
Dans un trou où je désespère
De venir tomber sans un bruit.*

*Mais tes yeux noirs sur moi se posent
Et transportent ton Amour en fleurs
Qui me pénètre et qui m'impose
Tes doux regards aux tons rêveurs.*

*Alors seulement je ressens
Que ton **désir** est bien réel
De partager ton noble sang
Qui remplit mes veines de miel.*

*Merci de m'avoir choisie
Pour partager ta destinée
Dans laquelle depuis je vis
Pour combler ton désir d'Aimer.*

Ce poème ne retrace pas ce qui se passait réellement au moment où il est venu s'écrire, mais ce que j'avais brièvement vécu, quelque temps avant la rupture psychotique, avant que Madame S ne m'exclue du cadre analytique, en me jetant dehors. Que représentait, pour elle, l'exclusion hors de ce cadre ? D'où m'excluait-elle en réalité ? Quelques années plus tard, elle a pu me dire qu'en entrant dans ce lieu interdit, dans sa *Matrice psychique originelle* -où je n'avais fait qu'entrer et ressortir, vu la violence de l'exclusion- j'avais « **fait un trou dans [sa] fonction paternelle** » -donc dans le mur. Situation invivable pour elle. Cette formule pose avec une très grande justesse la question de la structure, comme nous le verrons. Cependant, ce bref passage dans l'au-delà de ce mur m'avait permis de découvrir et d'apprécier ce cadre accueillant, tapissé par la douceur et l'Amour de son Sujet, ainsi que par son désir. Ce poème venait dire qu'il me fallait retrouver cette matrice pour achever ma gestation psychique. Ceci n'a pu se faire car elle avait colmaté *le trou* fait dans ce mur, m'interdisant un nouvel accès à sa Matrice originelle. Mon embryon psychique n'a pu effectuer le transfert entre *le ventre bétonné* de la Folie, qui venait de voler en éclats lors de la rupture, laissant l'embryon originel sans utérus psychique, sans protection, et *la douceur de ce ventre chaud et accueillant*.

À ce moment-là, ma rencontre avec J. G. (psychanalyste) a été capitale. En me portant, il m'a permis, avec douceur, patience et attention, de vivre le temps de transition entre cette exclusion et ma Rencontre avec Solal Rabinovitch. Rencontre qui a été salutaire dans la mesure où j'ai pu entrer dans son Psychisme Originel, dont la porte d'accès était grande ouverte. Ce Lieu matriciel était habité par son grand *Autre*, qui m'a recueillie et accueillie avec Amour et tendresse, veillant sur moi et prenant soin de mon Sujet embryonnaire, le temps que s'achève ma gestation psychique, jusqu'à l'éclosion, jusqu'à la sortie. Le Transfert est né du Regard, puis de la Voix, longtemps avant que naisse la Parole. Rencontre qui m'a permis de déplier les mots dans une Écriture libre, et sans délinéament, dans de nombreuses lettres et poèmes, pour dire l'indicible de ce Transfert d'Am-ur. La question du dénouement du Transfert, que j'aborderai ultérieurement, m'a éclairée sur l'origine, la nature et l'enjeu structurel de l'Amour de l'analyste dans la cure d'un Sujet à structure psychotique.

Le regard initial, la voix, la présence, et surtout l'Amour éveillent les sens et font revenir l'égaré, l'exilé, le forclos. Ils lui ouvrent une porte vers la sortie, vers le jour, le hissant jusqu'à ce qu'il atteigne le bord du trou, jusqu'à l'orifice qui le libèrera, faisant dire à Francesco, Sujet exceptionnel, croisé à l'intersection de l'Être et du Néant : « *Et bien, j'y vois ! Maintenant, j'y vois !* », sans qu'il puisse formuler ni conceptualiser autrement la fin de sa cécité, ou la fin de l'obscurité amniotique dans laquelle il était plongé jusqu'à l'ébauche de sa naissance psychique.

Seuls ces éléments très archaïques vont déclencher le cheminement vers l'éclosion et réanimer la vie qui s'éteignait. Cet Amour, verbalisé ou non, mais manifesté par le regard ou par la voix, par les gestes ou par les sourires, par l'effleurement ou par le toucher, est perçu par cet *Autre* oublié, captif, jamais jusqu'alors reconnu, qui répond en écho : « *Que je t'aime, vieil homme!... Que je t'aime* », et qui fait balbutier à Francesco : « *Je m'Aime tous les deux* », pour me dire « *Je t'Aime.* » Premiers mots de l'*Autre*, jusque-là totalement coupé et isolé au fin fond de sa Folie. Première Parole d'un Sujet, baignant encore dans un transfert symbiotique, au moment où s'amorçait à peine le processus de différenciation.

L'Amour du Psych-analyste

Quand il est éprouvé authentiquement, véritablement, l'Amour du psychanalyste n'est pas du tout imaginé par le Sujet à structure psychotique. Il ne s'agit nullement d'un « supposé amour ». Est-ce le Fou qui met l'analyste en position d'Aimant (Erastès) ? Soit il y est, soit il n'y est pas. S'il n'y est pas naturellement, rien ne sera possible. Ceci est une certitude.

Certains analystes peuvent exprimer leur Amour dans un cri chargé de mille résonances et vibrations salvatrices, comme Solal Rabinovitch, lorsqu'elle a répondu : « *Oui, absolument !* » à ma question : « *Est-ce que vous m'Aimez ?* », ou encore dans un souffle ou un murmure, car ils s'y autorisent, ou alors parce que cet Amour échappe à leur contrôle. Mais ils sont rares. Peut-être à cause d'un cadre analytique trop rigide, trop réglementé par la « *métaphore de l'amour* », ainsi nommée par Lacan, ou tout simplement par pudeur ou par crainte des conséquences qu'ils pourraient avoir du mal à gérer ou à assumer. C'est bien d'**absolu** qu'il est question dans cet Amour.

Quoi qu'il en soit, le Fou n'est pas dupe. C'est certainement pour cette raison qu'il erre désespérément à la recherche de cet Amour, le seul qui puisse l'amener à naître, à éclore, car c'est de cet **Amour du commencement** qu'il a besoin. Avant que ne soit le Verbe était l'Amour... De cet Amour naît le Verbe, la Parole. Nul ne peut le leurrer sur la nature profonde ou sur l'absolue inexistence de cet Amour, qu'il ne confond pas avec l'amour d'après la fonction paternelle, qui n'est plus « originel », car il porte le sceau de cette fonction. Il a un savoir de l'Amour qui est incontournable. De l'enchevêtrement de ces deux Amours érastiques, deux êtres naissent :

« *...Parfois tu es mon enfant, parfois je suis le tien. Est-ce que tu comprends ? Nous naissons ensemble...* »

La question du Savoir

Tout au long de la lecture du livre d'Andrée Chedid, le jeune homme est vu comme l'analysant et le vieil homme comme l'analyste. Cette double naissance est-elle vérifiable par l'analyste dans la réalité d'une cure avec des Sujets à structure psychotique ? Peut-elle être confirmée par certains -qui auraient l'honnêteté de le reconnaître et de le dire- ou n'est-elle que pure imagination ? Si elle est confirmée, que signifierait alors *naître* pour un analyste, dans un tel contexte ?

Dans « *Histoire de la psychanalyste* », que vient dire Elisabeth Roudinesco, lorsqu'elle écrit à propos de Lacan et de son Aimée : « *On peut poser une hypothèse : l'analyse, qui n'a pas vraiment lieu sur le divan de Lowenstein, s'est déroulée pour Lacan dans un autre espace. Au près d'une femme. Aimée la criminelle, Aimée la paranoïaque joue un rôle fondamental dans l'itinéraire de Lacan* » ?

Est-ce à dire que Lacan aurait avancé dans son analyse, non pas avec Lowenstein, mais avec sa patiente ? Qu'en était-il de ce lien qui l'a, selon ses propres termes, « *mené à faire l'expérience de la psychanalyse moi-même* » ? Elisabeth Roudinesco rajoute « ... *Au près de cette femme-ci, Lacan fait une sorte d'auto-analyse spontanée...* »

Cette double naissance, dont il est question dans le roman, n'interroge-t-elle pas la question du *Savoir* ? Si, dans un transfert névrotique, l'analyste est perçu comme celui qui détient le *savoir*, le « *supposé savoir* », ce qui le met en position d'Erastès, d'aimé, qu'en est-il du *Savoir* dans la psychose, où l'analyste est en position d'Erastès, d'Aimant ? De quel côté est ce *Savoir* ? S'il arrivait à l'analyste de le repérer chez l'analysant (Lacan a-t-il perçu et reconnu celui d'Aimée ?), que deviendrait alors le transfert ? Non pas *le Transfert d'Am-ur* (propre au Sujet du psychotique), tel que je le conçois, mais *l'amour de transfert* (propre à l'objet du névrosé et, parfois, du psychotique), tel que Freud l'a conceptualisé. Ne serait-il pas à réinterroger aussi ? Lorsque Lacan nomme sa patiente *Aimée*, ne vient-il pas dire qu'il est en position d'*Aimant* ? Être à la place d'Erastès, pour un analyste, ne risque-t-il pas de le faire rebasculer du côté du transfert, et donc de la cure ? Encore faudrait-il redéfinir le *Savoir* du psychotique. Est-il comparable au « *supposé savoir* » du névrosé ? Ou a-t-il une autre réalité, une autre profondeur, une autre dimension qui interrogerait différemment la psyché ? Ce qui permettrait à certains, tout comme l'a fait Lacan, de « *faire l'expérience de la psychanalyse* ». Je rajouterais : de faire une *Autre* expérience de la psychanalyse.

Qu'est-ce que le *Savoir* et est-il transmissible ?

Étymologiquement, savoir vient du verbe latin *sapio, is, ere* qui signifie « avoir du goût, de la saveur (ou du parfum) », le substantif *sapor* se traduisant par « le goût, la saveur. »¹⁹ Il est donc le fruit de l'expérience individuelle. En Colombie, j'ai goûté à un fruit qui m'était inconnu. Une amie m'a demandé de lui en décrire la saveur. Impossible à dire. Par analogie avec d'autres fruits qu'elle connaissait, j'ai tenté de lui faire partager cette expérience du goût, mais c'était insatisfaisant. Je me suis heurtée à l'impossible de la transmission. Quand bien même elle aurait, elle aussi, goûté ce fruit, auraient-ils eu la même saveur pour elle que pour moi, ses papilles gustatives étant différents des miennes ? Ainsi en est-il du *Savoir*. Lorsqu'il s'agit du *Savoir* de la Psyché, qui réfléchit l'au-delà de la langue, la transmission est encore plus délicate. Seule la poésie peut en dire quelque chose.

19 *Dictionnaire étymologique de la langue latine, Histoire des mots*, de A. Ernout et A. Meillet, Éditions Klincksieck, Paris, 1994

Esquisse de La Passe

N'est-ce pas dans le champ de ces interrogations que se situe la question de *la naissance* de l'analyste en **passé** avec un Sujet à structure psychotique ?

Entre la réalité de la cure et la fiction du livre s'imisce une nouvelle dimension, absente dans le roman, celle de la **responsabilité** de l'analysant à l'égard de son analyste, lorsqu'il perçoit l'amorce de cette *Autre Naissance*. Cette responsabilité découle naturellement de l'Am-ur qui l'anime, et rejoint le problème, déjà abordé, de la déviance, à moins qu'elle ne le conjure, en le contournant, voire même en le résolvant. En effet, qui dit responsabilité, dit abolition du sacrifice originel et actuel.

Si, dans le livre, le vieil homme parvient, seul, à se libérer, de façon assez surprenante, de « *tout le gris, le vieux, l'usé* », qui le constitue, le recouvre, le « *ficelle, le freine, le harnache et le fixe* » -pour amener le jeune homme à naître-, dans la réalité psychanalytique, les choses se passent-elles toujours ainsi ?

N'est-ce pas à partir de cette responsabilité -de la naissance de l'analyste- que s'amorce, pour certains, le passage de l'analysant à l'analyste ? Cette responsabilité n'est-elle pas à l'orée de la Passe ? C'est ainsi que, naturellement, tout a commencé pour moi, sans que je n'en sache rien. Mes analystes respectifs ont-ils perçu ce déplacement qui m'amenait vers une autre destinée ?

Mieux que quiconque, le Sujet à structure psychotique entrevoit l'esquisse de cette double naissance, dès qu'il entend, chez l'analyste, la Voix de l'*Autre*, bien différente de celle qui s'exprime dans le cadre et la fonction. Cette Voix jaillit parfois, de façon impromptue et étonnante, dans une authenticité captivante et, paradoxalement, désaliénante. Le Fou, tel un récepteur extrêmement sensible, car mû par l'Am-ur, capte immédiatement cette Vie venue d'Ailleurs. Vie qui, tel un oiseau de passage, s'envole subrepticement, dès que l'objet de l'analyste (qui détient un autre savoir) s'aperçoit qu'elle est détectée et entendue.

Mirage ou réalité ?

Je sais, par expérience, que plus cette Voix est entendue, plus on y répond et en devient responsable, et plus elle tente de se frayer un passage pour déjouer la surveillance de l'objet de l'analyste qui tente de tout maîtriser, au nom d'un autre savoir que, parfois, il se suppose.

Le Sujet de l'analyste est-il aussi libéré que pourraient le laisser supposer son propre parcours analytique, ainsi que la Passe, censée « *figurer la finitude de la cure pour en permettre l'après-coup* » ?

Le Sujet à structure psychotique, de par la place qu'il occupe transférentiellement dans le psychisme de l'analyste, n'éclairerait-il pas certains coins d'ombre où se cacheraient une vérité encore inexplorée ? Son *Savoir* ne se résumerait-il pas alors en cet éclairage, grâce auquel l'analyste pourrait peut-être y voir un peu plus clair ?

Second Temps

Amour et désir

Transfert Möebien

Tels étaient les questionnements sur le Transfert et le Savoir dans la psychose qui se sont imposés à moi à partir de 2000. Cet écrit a été retravaillé au cours des huit dernières années. Au fil de leur découverte, de nouveaux points ont été modifiés ou rajoutés. Le texte initial avait été présenté à Aix-en-Provence, pour clôturer le colloque « *De la forclusion à la Passe et de la psychose à la Psychanalyse* », et avait été soumis, ainsi que les nouvelles interrogations, à Solal Rabinovitch, au fil de leur élaboration, dans un contexte de cure où la parole flirtait avec l'écriture [des centaines de lettres relatant ce que je vivais au jour le jour, des poèmes, et quelques textes théoriques]. Premier temps d'élaboration, premier temps de transmission, premier temps de Passe, premier temps de psychanalyse en ex-tension.

Dans ce texte, j'interrogeais les psychanalystes en ces termes :

« Cette double naissance [de l'analysant et de l'analyste] est-elle vérifiable par l'analyste dans la réalité d'une cure avec des Sujets à structure psychotique ? Peut-elle être confirmée par certains -qui auraient l'honnêteté de le reconnaître et de le dire- ou n'est-elle que pure imagination ? »

Dans « *La folie du transfert* »²⁰, Solal Rabinovitch semble avoir eu cette honnêteté, en apportant ses propres réponses à quelques-unes des questions posées.

Cet essai s'articulera en deux temps. Le premier témoignera d'une découverte capitale, effectuée début juin 2008, aussi impensable qu'inattendue car elle aborde la question du **désir amoureux** dans la cure d'un Sujet à structure psychotique. C'est ce désir qui vient faire « un trou dans la fonction paternelle. » De quel désir s'agit-il et qu'a-t-il à voir avec le tabou originel ? Tabou inscrit dans la structure psychique de l'analyste. Le second temps aura pour visée d'amener la question de l'**élaboration**, de la transmission et du *transfert möbien*, et d'effectuer le nouage entre mes interrogations et les réponses de Solal Rabinovitch.

Amour et désir **Le nœud du problème**

Ne peut travailler avec de tels Sujets qui veut. « *C'est une question de structure* », ai-je souvent entendu dire. Ceux qui s'expriment ainsi peuvent rarement expliquer ce qu'ils mettent dans cette formule. « *De structure œdipienne* », préciserai-je. Nous verrons ultérieurement en quoi elle consiste. Structure nodale du fait qu'elle est à l'origine de la psychose telle que je l'entends. Nodale car, dans des psychoses très archaïques, c'est ce qui s'est noué dans l'Œdipe maternel qui amène le Sujet à être forclos. C'est le nœud du problème.

*« Mes regards amoureux aperçoivent votre Être
Qui, seul, a le pouvoir de chasser Le Tabou. »*

Ces deux vers expriment avec une précision radicale l'énigme du Transfert d'Am-ur dans la psychose, et nous éclairent sur ce qui va rendre possible ou impossible la cure d'un Sujet à structure psychotique.

²⁰ Solal Rabinovitch, *La folie du transfert*, Erès, Collection Scripta École de psychanalyse Sigmund Freud, septembre 2006.

Nous verrons également ce qu'il en est du *désir*. De quelle nature est-il ? Désir réel ou désir imaginaire ? Lorsqu'il se met à « *vibrer* », que nous révèle-t-il ?

Comme je le soutiens, dans certains cas, la rupture psychotique libère le Sujet embryonnaire qui, pour pouvoir éclore, doit, après l'explosion de la matrice qu'était jusqu'alors la Folie, retrouver une *matrice psychique* (celle de l'analyste) *originelle* -exempte de la fonction paternelle- car la gestation psychique est loin d'être achevée. Elle se finalisera à l'avènement de l'Œdipe. La psychose se situe en amont de ce complexe.

pour elle, l'exclusion hors de ce cadre ? D'où m'excluait-elle en réalité ? Quelques années plus tard, elle a pu me dire qu'en entrant dans ce lieu interdit, dans sa *Matrice psychique originelle* -où je n'avais fait qu'entrer et ressortir, vu la violence de l'exclusion- j'avais « *fait un trou dans [sa] fonction paternelle* » -donc dans le mur. Situation invivable pour elle. Cette formule pose avec une très grande justesse la question de la structure, comme nous le verrons. Cependant, ce bref passage dans l'au-

Transmission et Transfert möbien

À partir de la définition de l'*élaboration*, j'expliquerai comment s'est effectué le passage de l'écriture des lettres à celle des textes théoriques, qui amorçaient le temps de la Passe et de la transmission.

Cette réflexion affinera un travail autour de la transmission que j'avais effectué en décembre 2006, et que je sou mets ici au lecteur.

Le samedi 11 novembre 2006, dans son intervention au « Collège de la passe »²¹, Frédérique Saldès, en parlant du passage du *privé* au *public*, rappelait que l'expérience de la Passe s'articule en deux temps de transmission distincts et bien définis. Je précise qu'il s'agit du passage d'un Savoir singulier *intrinsèque*, élaboré au fil de la cure et transmis à l'analyste, à un enseignement, *extrinsèque* par nature et transmis à d'autres ; passage de la psychanalyse en *in-tention* (cure) à la psychanalyse en *ex-tension* (transmission), du dedans de l'*in-itiatio*n (*in-ire* : aller dedans) au dehors de l'*ex-it* (*ex-ire* : aller dehors), du processus de sortie.

En quoi consiste cette distinction qui rend l'expérience de la Passe spécifique ?

- Le premier temps se déroule dans *le dispositif de la cure*. Il commence au moment où on passe de l'expérience psychanalytique propre à la première ébauche conceptuelle (qu'elle soit parlée ou écrite), qui témoigne de cette expérience. Première transmission d'un Savoir singulier, qui fait **glisser** analysant et analyste à une autre place. Premier passage du privé au public, avec, en premier auditeur, l'analyste qui, dans ce cadre, est l'*alter* (l'autre en parlant de deux). Ce premier temps s'achève à un moment précis, qui se dévoile à l'instant même où il advient de façon impromptue, inattendue, un peu comme quelqu'un qui arriverait à l'improviste. Ce moment unique et intense signe la fin de la cure, donc la première Passe. La cure achevée, le transfert élucidé, le temps d'élaboration terminé, le Savoir transmis en première instance à l'analyste, on passe définitivement de l'*in-time* à l'*ex-time*, du dedans au dehors, du privé au public. L'analyste, d'*alter* devient *alius* (l'autre, en parlant de plusieurs) car il se situe à l'extérieur, au même lieu que les autres analystes, dans un collectif, sur l'agora, et non plus dans l'intimité de la dualité psychanalytique. Dans le livre d'Andrée Chedid, ne peut-on supposer que le vieil homme est l'*alter* pour l'emmuré, tant que ce dernier ne peut parler et répondre qu'à lui ? *Alter* également du fait que le jeune homme ne puisse communiquer *avec ceux du dehors*, les différenciant de ce dernier ? Bien qu'il soit pourtant avec eux à l'extérieur, il est encore *alter* pour le jeune homme, et non *alius*. Durant les dernières heures avant la libération, lorsqu'il accepte enfin de communiquer avec eux, le vieil homme ne devient-il pas alors un *alius*, un quidam qui se fond, se dissipe, s'évanouit parmi les autres ? N'avait-il pas anticipé cet instant lorsqu'il dit : « *Quand tu deviendras arbre, tu perceras la terre, et je disparaîtrai* » ? Disparition réelle ? Symbolique ? Imaginaire ? Dans le contexte psychanalytique, la disparition de l'analyste est simplement due au fait qu'à ce moment-là, en perdant son statut d'*alter* lui aussi se fond, se dissipe

21 Dans le cadre des travaux de l'École de Psychanalyse Sigmund Freud

et s'évanouit parmi les autres, se confondant avec eux. Ce n'est ni l'analyste ni l'analysant qui décident de cette disparition, de cette fracture, qui est d'ordre psychique. Aucune disparition physique (volontaire ou non) ne peut se substituer à cette disparition, qui advient naturellement lorsque l'analyste, pour l'analysant, change de statut. D'*alter* il devient *alius*. En passant de la psychanalyse en *in-tension* à la psychanalyse en *ex-tension*, l'analysant s'en va et signe la séparation car il ne peut plus le voir comme son analyste mais comme un individu lambda. Que ce dernier se volatilise ainsi lui enlève sa spécificité d'analyste, et le fait disparaître effectivement. Cependant, il ne devient pas tout à fait un individu comme les autres, grâce à la relation intense, fondamentale et privilégiée qui a existé entre eux. Il est important de signaler que cette disparition est absolument irréversible, comme nous le verrons lorsque j'aborderai la question de la fin de l'analyse et la question de l'Amour après le « Transfert d'Am-ur » dans la psychose. Dans une lettre, adressée à Solal Rabinovitch, le 12 novembre 2006, soit, un mois après le rêve majeur qui a signé la fin de ma cure, j'écrivais : « *Je sais que cette fracture qui nous sépare est irrémédiable. Mais ce n'est pas inquiétant car un Lien réel existe entre nous et c'est ce qui compte.* » Qu'en est-il de cet Amour, de ce Lien, après la passe ? Reste-t-il réellement ou est-ce un résidu de la cicatrice, de la trace ? Je concluais cette lettre en ces termes : « *L pour se tourner vers les autres, ou alors différemment, mais ce qui compte c'est le « retour » à soi-même. On ne va plus vers les autres pour se « former » (école), pour apprendre à se découvrir à travers l'expérience et le développement de ses capacités, mais on achève l'accomplissement de soi en devenant « formateur ». Passage du statut de l'élève à celui du Maître . La fin de la cure marque aussi ce moment de « séparation », non plus forcément »*

- Le second temps se déroule dans *le dispositif de l'École*. La construction, d'empirique, devient didactique, et peut donc se transmettre à d'autres.